

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 1^{er} mai au 7 mai: 16 pages de texte et de photographies)

SIXIÈME ANNÉE. — N° 1636.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Dimanche 9 mai 1915.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
adresse télégraphique: EXCEL-PARIS



INQUIETUDE. — DOUTE

TRANQUILLITE. — CERTITUDE

LEURS VISAGES REFLÈTENT LA SITUATION. -- LEURS DERNIÈRES PHOTOGRAPHIES

NOS LEADERS

La semaine militaire

Avec cette semaine a commencé le dixième mois de la guerre. La situation reste la même sur les deux fronts. C'est toujours la bataille d'usure qui se poursuit, avec un profit de plus en plus marqué pour les Alliés. Sans doute il est difficile d'apprécier par les communiqués, d'ailleurs très sobres, et sur la carte, les progrès accomplis. Ce n'est point tant le terrain réellement gagné et les tranchées enlevées qu'il faut compter, en particulier sur notre front. C'est surtout l'échec continu des attaques et contre-attaques allemandes, malgré les procédés de toute nature qu'ils emploient, ce qui est le signe irrécusable de leur affaiblissement lent, mais fatal.

Dans la bataille d'Ypres engagée la semaine dernière derrière le voile des gaz asphyxiants, la reprise d'offensive allemande n'a pu dépasser le canal de l'Yser : elle n'a gagné que les quelques centaines de mètres sur lesquels ont agi les vapeurs de chlore. Il en sera de même de toute nouvelle attaque, si elle se produit. Anglais, Français et Belges sont désormais sur leurs gardes et le vent ne favorisera pas toujours les inventions diaboliques de nos barbares adversaires. Nous avons de quoi leur répondre d'ailleurs, même avec le concours de nos vents d'ouest, et surtout avec nos aviateurs.

Le bombardement de Dunkerque n'est qu'un épisode qui a pu paraître extraordinaire; il ne s'est pas renouvelé, probablement parce que nos bombes ont mis à mal le fameux canon de 380. Le bombardement des forts sud de Metz est plus sérieux, parce que nous pouvons l'entretenir, étant à bonne portée.

Un communiqué officiel a signalé que nous avons refoulé peu à peu des détachements allemands qui étaient restés accrochés à la forêt de Parroy depuis le mois de septembre. Nous nous rapprochons ainsi de la frontière entre Nomény et Blamont.

En Alsace, l'Hartmannswillerskopf, qui avait été un moment repris par les Allemands, nous appartient. Le fait a été vérifié par un journaliste américain qui a pu donner ainsi un démenti aux communiqués allemands.

La bataille des Karpathes prend des proportions de plus en plus grandes. Nous ne savons ce que nous réserve l'avenir, mais elle comptera certainement parmi les luttes les plus formidables, non seulement de cette guerre, mais de l'histoire. Le nombre des combattants, les difficultés du terrain, les efforts extraordinaires déployés de part et d'autre donnent un caractère inouï et grandiose à ces combats qui se développent sur un front de 300 kilomètres entre la Bukovine et la haute Vistule.

Pour le moment, les Austro-Allemands tentent une contre-offensive sur le flanc droit des armées russes par Tarnov comme direction générale. Les Russes l'avaient prévue et ils y répondent déjà avec une armée qu'ils avaient dû réserver dans cette région depuis la prise de Przemyśl. Il y a lieu de croire que ce sera le dernier effort offensif des Allemands sur le front russe. Les événements vont probablement

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Samedi 8 mai (279^e jour de la guerre)



15 HEURES. — En Belgique, vendredi, au lever du jour, les Allemands ont violemment attaqué les lignes anglaises près de Saint-Julien. Cette attaque a été repoussée; l'ennemi a subi de grosses pertes. Au sud d'Ypres, à la cote 60, les troupes britanniques ont repris une nouvelle partie des tranchées perdues par elles il y a trois jours. Sur le reste du front, rien à signaler.

23 HEURES. — Combats d'artillerie sur tout le front.

Un de nos bataillons, par un coup de main, a enlevé un fort ouvrage allemand à l'ouest de Lens.

Trois tentatives d'attaque, au bois Le Prêtre, ont été immédiatement arrêtées.

se précipiter avec des interventions qui sont de plus en plus assurées et prochaines. Ce ne sont pas les sous-marins allemands torpillant des transatlantiques et leurs passagers inoffensifs qui arrêteront le soulèvement indigné des Neutres contre la barbarie allemande.

Les opérations des Dardanelles continuent dans de bonnes conditions. Les troupes ont pris pied dans la presqu'île de Gallipoli et concourent avec la flotte à la ruine des forts qui barrent le détroit. Le débarquement sur la côte asiatique n'a été qu'une diversion. C'est encore une affaire de patience, mais l'entreprise est trop bien combinée maintenant pour ne pas aboutir en temps voulu. L'effet moral avancera même à Constantinople la portée des canons.

Général X...

La Perse s'agite

PÉTROGRAD. — L'agitation contre la Russie et l'Angleterre augmente de plus en plus à Ispahan depuis quelque temps.

A Ispahan, il y a huit agents allemands parmi lesquels des officiers d'artillerie.

D'Ispahan, l'agitation rayonne au sud de la Perse et en Afghanistan.

Sur la rive droite de La Fecht, nous avons progressé de près d'un kilomètre, sur un front de 1,500 mètres, dans la direction de Metzeral.

Les Monténégrins repoussent toutes les attaques autrichiennes

CETTIGNÉ. — Pendant la nuit du 2 au 3 mai, l'ennemi a livré plusieurs violentes attaques contre les colonnes monténégrines, près de Koliévka et de Grahovo, mais il a été repoussé partout. Les Monténégrins ont enlevé quelques tranchées autrichiennes en Bosnie.

Le front russe --- Autour de Tarnov



L'effort des Austro-Allemands se résout dans une contre-offensive sur le flanc droit des armées russes des Karpathes, dans la région de Tarnov. Nos admirables alliés ripostent vigoureusement.

NOS ROMANS ILLUSTRÉS DU JEUDI

Les Naufragés de la "Dora"

Episode de la guerre navale 1914-1915

PAR

Pierre de FROMENTAL

C'est dimanche prochain 16 mai que paraîtra le premier fascicule de notre nouveau roman :

Les Naufragés de la "Dora"

Nous publierons le second fascicule le jeudi 20 mai. Les fascicules suivants paraîtront tous les jeudis.

Les Naufragés de la "Dora"

œuvre d'un de nos officiers de marine les plus distingués, évoquent des scènes vécues de la guerre navale, parmi les plus émouvantes et les plus tragiques. La marine française et la marine britannique ont rivalisé d'héroïsme; elles ont inscrit dans leurs fastes d'impérissables pages de gloire. Le roman de PIERRE DE FROMENTAL est plus qu'une œuvre d'imagination; c'est un document dont nos lecteurs apprécieront le vivant intérêt.

Les naufragés de la "Dora"

seront illustrés comme nos précédents feuilletons.

L'Autel des Parfums

Il s'est élevé des colonnes de fumée sur les plaines de l'Yser.

Voici le grand moment terrestre des parfums.
Et c'est cette heure-là que l'homme aura choisie
Pour projeter la lourde et pouacre asphyxie,
Ces colonnes de feu sur le charnier des Huns,
Ces creusets éclatés en plein azur, d'où sort
Toute une effusion nouvelle de la mort,
Cependant que le mai qui vient, blanc d'aubépines,
Surchargé de parfums prêts à s'évaporer,
Oppose à la science une alchimie divine,
Toute l'invention du printemps adoré!...
Oh! comme elle est novice et tendre, cette année,
Notre vieille nature enfantine, occupée
A préparer ses blés, ses parfums et ses branches,
Quand l'homme sombre est là qui la mine et la broie
Sans qu'elle en ait distraité une heure de sa joie!...
Printemps! c'est votre règne et c'est votre revanche.
Parfums! votre beauté ne sera pas souillée.
Allez! dispersez-vous sous la jeune feuillée,
Et ne redoutez point l'offense des charniers!
L'air est à vous quand c'est le temps que vous venez
Je me rappelle encor les jours d'été derniers
Où l'on sentait planer sur les champs de bataille,
Par-dessus l'effroyable odeur cadavéreuse
Dont le relent vous époumone et vous assaille,
Une suavité toute délicieuse.
Aromate subtil que la narine aspire,
Qui met sur le charnier un suaire de myrrhe!
Morts exquis, quel parfum se dégage de vous?
Quelle est cette fumée qui se traîne et somnole
Sur la bruyère en fleurs et sur le sang des houx?
Semblables aux vapeurs qui baignent les corolles
Et gagnent peu à peu les prés et les vallons,
Des entrailles des morts s'élèvent des volutes
Qui font penser aux sacrifices des Genèses
Et donnent à ces champs la paix des soirs de Ruth...
Quel est ce voile d'or flottant sur les fournaises?
Quelle est cette colonne immense de parfums?
Ce n'est plus leur fumée abjecte et sépulcrale.
Respirez! C'est l'odeur de l'âme. Elle s'exhale
De l'ossuaire immonde et du charnier commun.
Elle nage vers Dieu, elle monte en spirales.
Elle purifie tout! Elle assainit l'espace.
Rien ne résiste à son odorante brassée.
On sent le fond du ciel lorsque son aile passe
Et que sur tous ces corps elle étend sa fumée...
Si tu marchais parmi les sillons écartés
A travers les troupeaux de morts qui gesticulent,
Passant, tu sentirais que ton cœur se dilate
Pour l'avoir respirée au fond du crépuscule!
Elle embellit l'horreur suspendue et muette,
Encens qui vous pénètre, et si profondément
Qu'on prête à cette plage aride de squelettes
La gloire et la splendeur dont se vêt l'océan...
Tous ceux qui sont tombés sur la Mère des Mères
Et gisent là, le front couché sur son flanc nu,
Ceux qui surent jeter leur âme aux sacrifices,
Ces demi-dieux humains éventrés qui pourrissent
Sont autant de bouquets et de fleurs répandus
Sur les marches et sur les tapis d'un autel!
C'est toute une récolte et toute une étendue
D'offrandes d'où s'élève un parfum immortel,
Si fort que tout à coup on se sent emporté
Vers un pays d'azur et de suavité.
Car le grand champ des morts est le pays des âmes.
Marcher dans ce désert c'est sentir qu'on avance
A travers une sphère opaque, lourde et dense,
Si chargée qu'on attend qu'il en sorte des flammes.
Mais ce n'est que l'amour qui flotte et qui surnage.
C'est sa moiteur féconde et son exhalaison
Qui monte de ces morts et de tout ce carnage,
Ces morts tuméfiés, ces morts que nous pleurons,
Troupe sur qui la nuit va jeter son manteau
Pudiquement pour que toute horreur soit proscrite,
Ces morts qu'on ne peut plus oublier quand on quitte
Les champs où sont dressés leurs tas monumentaux!
Non, je ne pourrai plus l'oublier cet arôme
Puissant, substantiel, morts, que vous secrétez!
C'est le charnier purifié par vos fantômes.
Pour l'avoir aspiré dans un soir lourd d'été,
Mêlé à la senteur vaporeuse des bois,
Des plaines, des vallons, des ondes et des cieux,
Ah! puisse-je à jamais te conserver sur moi,
Parfum qui vient de vous, ô morts délicieux!
Imprègne pour toujours mon cœur, mes vêtements,
Mon œuvre, et mêle au plus débile de mes drames
Ton immortalité et ton recueillement,
Inépuisable, incomparable odeur de l'âme!

HENRY BATAILLE.

1^{er} mai 1915.

En attendant...

Le coup de pouce

Théodore de Banville professait que les beaux vers se trouvaient tout faits dans la nature et que la seule besogne des poètes est de les y retrouver.

J'ose affirmer qu'il en est de même pour les situations parfaitement comiques. Le vaudevilliste le plus adroit à simuler l'aliénation mentale, l'humoriste le plus extravagant n'imagineront jamais ce que la bonne — ou la mauvaise — nature humaine est capable tout à coup de nous montrer.

Je le dis, et je le prouve :

Il se passe, en ce moment, des choses entre le front des Karpathes et Cracovie. Il paraît que, sur un point donné, les Russes — ce sont eux qui le font savoir dans un de leurs communiqués — ont reculé sur la seconde ligne de leurs tranchées. Là-dessus, un autre communiqué officiel allemand annonce que lesdits Russes ont perdu 21.000 prisonniers. Le bon sens indique sans doute qu'entre ces deux affirmations il faut se faire une raison, et une moyenne. Mais, comme l'agence Wolff calcule que plus le chiffre publié sera élevé, plus celui de la moyenne sera haute, elle donne un petit coup de pouce : nous voici à 30.000.

C'est déjà bien, c'est hypocritement raisonnable, c'est à peu près vraisemblable. Mais là-dessus, le même jour, une autre dépêche radiographique, signée W. T. B. (Wolff-Telegraphen-Bureau), fait savoir à l'univers impatient, mais étonné, que le chiffre des prisonniers faits par les Austro-Boches s'élève à 250.000 !

Ça ne peut pas être arrivé ! Visiblement, même pour des yeux de Boche, ça ne peut pas être arrivé ! Et les Boches en concluent, avec un certain bon sens, que si eux-mêmes s'aperçoivent que c'est une blague, les neutres, à qui ces nouvelles sont destinées, s'en apercevront encore bien davantage. C'est très embêtant, et la Bourse, à Berlin, se met à baisser comme un thermomètre plongé dans la glace.

Mais alors, que se passe-t-il ? L'agence Wolff proclame qu'une autre agence a abusé de son nom, et qu'elle fait un procès à cette autre agence.

Donc, la situation est celle-ci : l'agence Wolff fait un procès à son confrère, en concurrence déloyale, pour démontrer qu'elle seule possède le monopole des fausses nouvelles.

Et ça, c'est excessivement drôle !

Pierre Mille.

Les alliés bombardent les lignes de Boulaïr

LONDRES. — D'Athènes au Daily Telegraph :

« Le bombardement dirigé du golfe de Saros contre les lignes de Boulaïr a été très violent mercredi. De nombreux blessés des combats des Dardanelles continuent d'arriver à Constantinople. »

« Des déserteurs de l'armée ottomane se sont réfugiés en Bulgarie; ils déclarent qu'ils ont déserté parce qu'ils étaient privés de nourriture. » (Information.)

L'HUMOUR ET LA GUERRE



IL Y A PAIN ET PAIN

— Et dire qu'il y a des gens qui prétendent que nous manquons de pains!...

(Alain Saint-Ogan.)

Échos

Chapeaux d'actualité.

Voici quelques semaines, nous déplorions l'absence, parmi nos rues, du chapeau de paille... d'Italie. Il est apparu hier au boulevard. Un Milanais l'a sorti, triomphalement, et l'a promené. C'était un grand chapeau de pêcheur à la ligne, mais dont l'ampleur ne diminuait en rien l'élégance. Malgré la pluie, cette « manifestation » symbolique s'est prolongée jusqu'au soir. Elle était d'autant plus significative que l'enfant de Milan, tout moustachu de noir et doté par la nature d'une paire d'yeux magnifiques, était accompagné de sa femme, Italienne comme lui — et aux yeux non moins beaux — sa femme, disons-nous, qui, avec une allure des plus martiales, portait un large couvre-chef tout empanaché des plumes de coq des bersagliers.

Le couple fit sensation.

Agréable à voir.

Non loin de l'Arc de Triomphe, un petit rez-de-chaussée largement vitré, avec des menuiseries tortueuses, cambrées en lianes. Derrière la glace, tout un fouillis de meubles à la munichoise : tables lourdes et rondes laquées jaune citron, avec des pieds en colonnes cannelées rehaussés de rouge sang; des chaises qui semblent des sièges curules, des canapés-tombeaux. C'était tout le mobilier d'un thé à la mode, il y a dix mois. Aujourd'hui, un vieillard, barbu comme saint Joseph, le vrai type du menuisier de France, à grands coups de hache, débite le matériel qui ne saurait avoir jamais plus aucun succès. Et une jeune femme, qui porte sur son corsage un petit drapeau épinglé, arrache sans précaution les rideaux lilas à effiloches. C'est l'art allemand qui déménage et... c'est bien agréable à voir.

Pour instruire la jeunesse.

Les garçonnets et fillettes d'Autriche énervaient leurs parents en leur posant des questions saugrenues : « Qu'est-ce donc cette demoiselle Stefani qui envoie des nouvelles aux journaux ? — Qu'appelle-t-on Livre Blanc ? — Que signifie passer de l'offensive à la défensive ? » On a pris, pour instruire ce petit monde, une mesure générale. Dans toutes les écoles de l'empire, on lit maintenant les journaux et on les commente. Dira-t-on à ces enfants que M. Wolff est un farceur ?

Une croix.

Sur le front des troupes, M. le général d'Urbal vient — dans une petite cité du Nord, près du front — d'attacher la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine du capitaine Maurice Binder, député de Paris, décoré (ainsi que le dit, il y a quelques jours, M. P. Deschanel à la Chambre) pour son zèle, son activité et son remarquable esprit d'initiative.

Faut-il porter des fleurs ?

Deux orateurs contradictoires à la tribune : — Pourquoi ne pas fleurir sa boutonnière ? Pourquoi une femme n'ornerait-elle pas son corsage ? Nous en ornons les tombes de nos camarades... et nos képis. Je regrette l'aiguille rouge sans à tousjours fleuri mon veston, mais je l'ai remplacé par la modeste violette de l'Argonne. — F... (artillerie coloniale.)

— Pas de fleurs ! Alors que nos soldats souffrent pour nous, que nombre de familles sont endeuillées, il ne paraît pas de circonstance d'orne boutonnières et corsages de ces mêmes fleurs qu'en temps de paix nous portons pour aller au théâtre. — Louis Vigon.

Pétrole-Soda.

Les ménagères d'Allemagne se trouvant à court de pétrole, le conseil leur fut donné d'allonger ce qui leur en restait avec du soda-water. Toutes essayèrent; la recette a fait le tour des journaux, et les témoignages abondaient en faveur de ce mélange qui revenait à 6 pfennigs le litre, possédait le même pouvoir éclairant que le pétrole et brûlait sans le moindre accroc. Ce n'est qu'après plusieurs semaines qu'un expérimentateur avisé s'est aperçu que le pétrole brûlait, en effet, mais que la dissolution de bicarbonate restait au fond. Le Journal des Travailleurs de l'Allemagne occidentale enregistre sa protestation sans commentaires.

O crédulité germanique ! O kultur !

Les bons conseillers.

Le conseiller. — Mon vieux, écoute, ne fume donc plus. Si tu avais l'argent que tu as dépensé en tabac depuis trois ans, tu aurais ton automobile.

Le fumeur. — Dis donc, toi, est-ce que tu n'as pas fumé, depuis trois ans ?

Le conseiller. — Certes non.

Le fumeur. — Eh bien, où est ton auto ?

LE VILLEUR.

DERNIÈRE HEURE

LES SIGNES PRÉCURSEURS

Le personnel de l'ambassade austro-hongroise auprès du Vatican a quitté Rome

ROME, 8 mai (De notre correspondant particulier). — Par un train de la soirée, le personnel de l'ambassade d'Autriche auprès du Vatican a quitté Rome à destination de Vienne. Seul, l'ambassadeur reste encore à Rome.

Le ministre des Colonies confère avec le ministre des Affaires étrangères

ROME, 8 mai. — Le *Giornale d'Italia* dit que M. Martini, ministre des Colonies, a conféré ce matin avec M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères.

L'entretien a porté, croit-on, sur le dernier combat en Libye, où l'on signala l'apparition d'officiers turcs parmi les rebelles.

Les visites du prince de Bülow.

ROME, 8 mai (De notre correspondant). — La visite du prince de Bülow au roi est considérée comme le symptôme le plus évident que le dénouement de la crise approche. On sait, en effet, maintenant, d'une façon certaine que l'ambassadeur d'Allemagne a remis au roi d'Italie une dépêche du kaiser faisant un dernier appel aux sentiments pacifiques de Victor-Emmanuel III. Cette démarche, pas plus que toutes les autres tentées par le prince de Bülow, n'a eu de succès. La réponse du roi a été bien simple : il s'est borné à se déclarer solidaire de son gouvernement, qui a posé nettement ses conditions à l'Autriche et reste inébranlable.

L'épisode prouve combien le moment est dramatique.

Quant à la visite du prince de Bülow au pape, le *Corriere d'Italia*, organe catholique, la dément, tandis que le *Giornale d'Italia*, qui fut le premier à donner la nouvelle, la confirme catégoriquement.

Le même journal fait suivre la nouvelle de la note suivante :

Le fait a donné lieu aux hypothèses les plus variées ; cependant, si on se rappelle qu'un autre diplomate éminent s'est rendu au Vatican, la nouvelle paraîtra à beaucoup de gens, très naturelle ; en effet, selon l'impression générale, les négociations avec les empires du centre étant presque rompues et la mission des deux diplomates pouvant cesser d'un moment à l'autre, ceux-ci ont désiré, avant de rentrer dans leur patrie, rendre un hommage personnel au Souverain Pontife.

Un personnage de la cour pontificale aurait confirmé au journal la visite elle-même, sans en connaître le but.

En tout cas, à Rome on se perd en conjectures sur le but de cette visite, puisque l'Allemagne a ses diplomates accrédités auprès de la cour pontificale.

Les mesures de précaution

En attendant, aussi bien l'Italie que l'Autriche, l'Allemagne et la Turquie prennent toutes les mesures pour la guerre imminente.

On apprend que l'ambassade d'Italie à Constantinople a été fermée.

L'*Agenzia Nazionale* annonce le prochain départ du prince de Bülow et du baron Macchio. Le *Secolo* confirme la nouvelle et ajoute que M. de Bülow partira probablement en automobile, pour se soustraire à la curiosité publique.

Hier et aujourd'hui, les Austro-Allemands restés à Rome dans le vain espoir que le génie du prince de Bülow pourrait amener un accord, sont partis définitivement sur le conseil de leurs consuls respectifs. Seul, un journaliste allemand demeurerait encore à Rome.

Le baron Macchio a fait aujourd'hui plusieurs visites d'adieu.

Les nationaux allemands, autrichiens et turcs ont reçu des dépêches les rappelant dans leurs pays, sous prétexte de maladie de proches parents.

« Envoyez le linge ! »

vendredi, l'ambassade d'Allemagne demanda à sa blanchisseuse de lui envoyer son linge de suite.

Le gouvernement italien a interdit toute exportation de soufre en Allemagne.

La légation d'Italie au Luxembourg a invité tous les Italiens résidant dans le grand-duché à rentrer immédiatement en Italie.

L'attitude de la presse allemande

A Rome, on est indigné contre les commentaires injurieux d'une partie de la presse allemande contre l'Italie.

La *Gazette de Cologne*, en commentant la situation de l'Italie, écrit que la guerre semble inévitable.

Si nous en venions aux mains, ajoute l'organe allemand, la haine de l'Allemagne contre la Grande-Breta-

gne ne serait rien auprès de celle qu'elle nourrirait envers l'Italie pour sa conduite perfide. Ce serait un fait sans précédent dans l'histoire.

« L'espoir d'une solution pacifique est minime. »

ROME, 8 mai. — On mande de Berlin au *Messenger* que les journaux allemands consacrent de longs commentaires aux relations austro-italiennes et à la commémoration de Quarto. Le mot d'ordre donné à Berlin est que les conversations durent toujours et que l'intervention de l'Italie peut être encore conjurée au dernier moment.

Les *Münchener neueste Nachrichten* affirment que la question de Trieste serait la pierre d'achoppement des négociations, car la possession de Trieste constitue une question vitale pour l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne. Les journaux allemands s'inquiètent également beaucoup de l'éventualité d'un traité entre l'Italie et la Triple-Entente, qui, s'il existait, relève la *Gazette de Francfort*, empêcherait les négociations austro-italiennes d'aboutir à un résultat.

Le même journal met en relief l'étrange et tenace rancœur contre l'Allemagne de tous ceux qui acclament le nom de Garibaldi :

L'Allemagne et l'Italie, dit-il, suivirent une route parallèle. Toutes deux voulurent avec ténacité et avec un égal héroïsme accomplir leur unité nationale, et malgré cette apparente communauté de tendances, la figure de Garibaldi surgit pour la seconde fois contre l'Allemagne, contre les visées nationales du peuple allemand. Ceci, conclut le journal, ne doit plus nous laisser aucune illusion sur la gravité du moment.

Malgré l'abstention du roi à Quarto, la presse allemande attribue une énorme importance à la manifestation garibaldienne.

La cérémonie de Quarto, dit la *Gazette de Francfort*, a un caractère nettement antiallemand. Le roi et les ministres restèrent à Rome, mais le télégramme du souverain est rédigé dans une forme qui n'eût pas été choisie dans des temps moins critiques qu'aujourd'hui.

Selon la *Gazette de la Croix*, le courant germanophile est devenu tel en Italie que le gouvernement ne pourra pas continuer à rester maître de la situation.

La *Morgen Post* s'indigne contre l'ingratitude des Italiens, qui oublient combien l'Italie doit à l'Allemagne pour l'accomplissement de son unité nationale, et conclut : « Le jour où l'Italie rejoindra aux ennemis de l'Allemagne sera pour le peuple italien un jour néfaste. »

L'officieux *Lokalanzeiger*, dans une note reproduite par les autres journaux, dit que l'Allemagne fera bien, quoique la possibilité d'un accord n'ait pas encore disparu, de compter sur de graves nouvelles provenant de Rome.

Les *Münchener Neueste Nachrichten* jugent que la situation est devenue intolérable et affirment que les propositions transmises à Rome sont les dernières :

Le correspondant berlinois des *Münchener Nachrichten* télégraphie que l'espoir d'une solution pacifique doit être considéré comme minime et demande au public de ne plus se faire d'illusions sur les décisions du cabinet de Rome. (Havas.)

Nervosité en Allemagne

ZURICH. — Les *Dernières Nouvelles de Munich* signalent une nervosité extraordinaire des Bourses allemandes. Le marché est devenu incertain.

Les trains arrivent d'Italie avec un grand retard et sont bondés de fugitifs. (Information.)

Italie et Turquie

GENÈVE, 8 mai. — On mande de Rome à la *Tribune de Genève* qu'à la suite des récents incidents de Tripolitaine, le gouvernement italien aurait l'intention de rompre le traité de Lausanne. Cette rupture amènerait une déclaration de guerre de l'Italie à la Turquie. (Havas.)

Un comité anglo-italien

ROME, 8 mai. — Le *Messenger* dit qu'un comité composé de députés, d'hommes de lettres, de savants et de personnalités illustres vient de se former pour la constitution d'une ligne anglo-italienne, ayant pour mission d'intensifier les rapports de l'Italie avec la Grande-Bretagne. (Havas.)

Le successeur du contre-amiral Senès

Par décret ministériel, a été nommé, au grade de contre-amiral, le capitaine de vaisseau de Mariave, en remplacement du contre-amiral Senès, tué à l'ennemi.

LE CRIME DU « LUSITANIA »

Que fera M. Wilson?

NEW-YORK, 8 mai. — La *New-York Tribune* dit qu'aucune tentative ne sera faite pour hâter l'action du président en ce qui concerne le *Lusitania*, mais que M. Wilson, ni aucun autre membre du gouvernement, ne peut se tromper sur l'état d'esprit dans lequel les citoyens américains attendront sa décision. Le président doit être sûr que, dans la crise actuelle, il a le ferme appui des citoyens de tous les partis.

En présence de cette tragédie nationale, dit la *New-York Tribune*, nous ne pouvons avoir qu'une seule pensée, qu'un seul devoir et qu'une seule résolution : la nation, qui se souvient des marins du *Maine* — le navire américain dont la destruction mystérieuse à la Havane amena la guerre hispano-américaine — n'oubliera pas les victimes civiles du *Lusitania*.

Les survivants

LONDRES, 8 mai. — Le Press-Bureau a reçu, au sujet de la perte du *Lusitania*, un nouveau télégramme annonçant que 45 autres survivants du navire torpillé ont été débarqués à Queenstown. Ces naufragés avaient été recueillis par un bateau, qui était parti à la dérive.

L'Amirauté annonce, d'autre part, qu'il est absolument faux que le *Lusitania* ait été armé.

On n'a pas reçu de nouveaux détails au sujet du nombre des survivants. Le chiffre qui a déjà été donné doit être considéré comme approximativement exact.

Des recherches sont faites le long de la côte, mais on a très peu d'espoir de retrouver de nouveaux survivants. (Information.)

Le sort de M. Vanderbilt

Une première liste de survivants est parvenue cette nuit dans les bureaux du *New-York Herald*, à Paris. Le nom de M. Vanderbilt n'y figurait pas. On attend de nouvelles listes.

De graves complications surgiront-elles entre les Etats-Unis et l'Allemagne?

ROME. — L'ambassadeur des Etats-Unis à Rome, M. Nelson Page, interrogé par la *Tribuna* au sujet de la perte du *Lusitania*, a réservé son jugement jusqu'à ce qu'il ait été prouvé que le torpillage du paquebot a été exécuté par un sous-marin allemand ; toutefois, la répercussion en Amérique, a-t-il ajouté, si le fait est imputable à un sous-marin allemand, serait telle qu'elle pourrait provoquer de graves complications.

L'émotion et l'indignation en Italie sont générales contre de tels procédés de guerre qui ne peuvent se justifier d'aucune manière.

La nouvelle guerre, dit l'*Idea Nazionale*, qu'hier l'Allemagne s'est mise peut-être sur les bras par la mort de 1.500 personnes est un effet naturel de sa politique : il y a une limite qui sépare, comme un abîme, le soldat du ciste ; l'Allemagne l'a franchie hier.

La *Tribuna* se demande quelle raison il pouvait y avoir de frapper un navire chargé de personnes civiles, parmi lesquelles des femmes et des enfants de toute nationalité. Le journal croit à de graves complications entre les Etats-Unis et l'Allemagne, si la culpabilité d'un sous-marin allemand est prouvée. (Havas.)

Un contre-torpilleur anglais heurte une mine et saute

LONDRES, 8 mai. — L'Amirauté annonce qu'un contre-torpilleur a sauté, hier, en heurtant une mine, au large de la côte belge. L'équipage s'est réfugié dans les embarcations, au moment où le bateau allait couler. (Havas.)

Les revendications japonaises

LONDRES. — Suivant une information de source autorisée, le Japon, faisant un dernier effort en vue de résoudre la situation amiablement, offrit à la Chine, dans une note finale, de renoncer aux revendications formulées dans le paragraphe cinquième de ses demandes primitives, à l'exception de la question relative à Fo-Kien. Il offrit, en outre, de renvoyer la discussion amicale de ces revendications à une époque plus opportune.

On se rappelle qu'avant la crise actuelle, la question de Fo-Kien avait fait l'objet d'un compromis.

Le cinquième paragraphe des revendications japonaises a été pendant tout le cours des négociations le principal obstacle à tout règlement. Il a trait aux conseillers, aux armes, à la propriété des écoles et des hôpitaux japonais, aux concessions de chemin de fer dans le sud de la Chine, etc.

Le crime du "Lusitania"

L'indignation contre les assassins

LONDRES (De notre correspondant particulier). — Comment vous dépeindre l'émotion que le nouveau crime allemand produit ici? Quand la terrible nouvelle fut connue, au premier choc succéda un mouvement de stupeur, suivie aussitôt d'une explosion de fureur indescriptible. Les misérables! Ils avaient prémédité leur forfait.

Et c'est justement parce qu'ils l'avaient annoncé à grand orchestre qu'on s'était d'abord refusé à y croire. On pensait que c'était encore un nouveau bluff de ces éternels matamores. On se disait: « Ils n'oseront pas. » Et pourtant ils ont osé. Et, au mépris des lois de la guerre, au mépris du droit des gens, ils ont sauvagement éventré le magnifique paquebot qui, portant près de deux cents citoyens américains, aurait dû être tabou, si ces gens-là étaient encore capables de respecter quelque chose.

L'indignation est générale, et les moins exaltés demandent un châtement proportionné à l'horreur du crime. La colonie américaine n'est pas la moins violemment émue. « Le moins que puisse faire notre pays, déclarent ses membres les plus notoires, est de déclarer la guerre à l'Allemagne, dont les provocations pousseront à bout les plus pacifiques ». On s'étonne de la longanimité du président Wilson. On se demande ce qu'il attend pour agir.

« Si les Etats-Unis ne déclarent pas la guerre, disait ce matin devant moi un homme blême de colère, je ne resterai pas citoyen américain. N'importe quel peuple civilisé n'aurait pas commis un pareil assassinat de sang-froid, et voilà une nation chrétienne qui fait la guerre d'une façon que les pires criminels ne sauraient imaginer. »

La nouvelle qui devait provoquer cette explosion de haine est arrivée trop tard dans la plupart des journaux du soir pour qu'ils puissent la commenter, mais il leur a suffi de quelques mots, de titres justiciers pour flétrir comme il convient l'infamie allemande, qu'ils qualifient soit de « piraterie impudente », soit de « crime inavouable contre l'humanité ».

Pour qui connaît le flegme britannique, cette violence d'expressions prouve à quel point l'opinion est montée contre les barbares.

Les survivants

Tout aujourd'hui, les bureaux de la Cunard Line ont été assiégés par une foule de visiteurs, parents ou amis des passagers du *Lusitania*, inquiets, affolés, frémissants de rage, venant aux nouvelles.

Sur les 2.150 personnes qu'il y avait à bord, 750 survivants ont été débarqués par les torpilleurs remorqueurs et chalutiers armés du port de Queenstown, qui, répondant à l'appel radiotélégraphique du paquebot en détresse, participèrent au sauvetage.

C'est exactement à 2 h. 15 que le *Lusitania* demanda du secours: « Accourez vite! prévint-il; le navire donne fortement de la bande. Aussitôt, le vice-amiral Coke envoya tous les bateaux disponibles; mais, malgré toute la diligence dont ils firent preuve, il leur fallut environ deux heures pour atteindre le lieu de la catastrophe, et le transatlantique, frappé par deux torpilles, n'avait pas mis plus de vingt minutes pour couler. Un grand nombre des passagers qui furent recueillis dans les canots du bord étaient plus ou moins grièvement blessés; une centaine d'entre eux moururent avant d'être transportés à terre, et les sauveteurs avaient les larmes aux yeux en débarquant des cadavres.

Sur les 2.150 personnes, y compris l'équipage et les passagers, qui étaient à bord du *Lusitania*, 956 étaient de nationalité anglaise, 188 de nationalité américaine.

Parmi les notabilités sur le sort desquelles on n'est pas encore fixé, on cite M. A. Vanderbilt, sir Hugh Percy Lane, le célèbre collectionneur d'objets d'art, l'impresario Charles Frohman, M. Stone, fils du directeur de l'Associated Press de New-York, Mme de Pape, femme du chef du service sanitaire belge, etc.

Très peu de passagers de première classe ont pu être sauvés. Il semble qu'ils croyaient que le navire resterait à flot, alors qu'il coula en un laps de temps qu'on évalue de quinze à vingt-cinq minutes. Parmi les morts, on compte, jusqu'à présent, 6 Grecs, 1 Suédois, 2 Mexicains, 1 Belge, 5 Français, 1 Italien, 3 Hollandais, 59 Russes et 4 Scandinaves.

Le capitaine, le premier et le second officier et 67 membres de l'équipage et du personnel, dont 4 femmes, sont au nombre des rescapés.

M. Cooper, journaliste canadien, qui avait pris

passage sur le paquebot, raconte que, le *Lusitania* approchant de l'Irlande, une alerte très vive fut causée par l'apparition de navires ennemis.

Un récit de la catastrophe

Vers deux heures, il causait avec un ami, et bien qu'il eût les yeux sur le capot d'un sous-marin, distant d'environ un mille, il ne le fit remarquer à son ami que lorsqu'il vit le sillage d'une torpille. Le *Lusitania* fut atteint à l'avant. On entendit une détonation violente et des éclats de la coque volèrent en l'air.

Peu après, le navire fut frappé par une seconde torpille et commença à donner de la bande. L'équipage se mit aussitôt à embarquer les passagers dans les canots.

Tout se fit avec ordre. Une petite fille, dont les parents étaient probablement perdus, supplia M. Cooper de la sauver; il la plaça dans une embarcation.

M. Cooper ne partit qu'avec le dernier canot. On ne put décrocher quelques-uns des bateaux et il fallut les séparer du navire au moment où il coulait. Il y avait beaucoup de femmes parmi les passagers de seconde classe et environ quarante enfants au-dessous d'un an.

A ce récit d'un témoin oculaire, je suis en mesure d'ajouter quelques renseignements complémentaires.

C'est sans aucun avis préalable que le *Lusitania* a été coulé. Au moment où il a été englouti, 20 chaloupes du bord et seize autres embarcations avaient recueilli le plus grand nombre possible de passagers. Malheureusement, tous les canots ne purent pas être mis à flot, et plusieurs d'entre eux, suspendus aux porte-manteaux, où ils se balançaient sinistrement, coulèrent avec le navire.

Dès qu'il reçut la nouvelle du désastre, le vice-amiral sir Charles Coke, préfet maritime de Liverpool, prit d'urgence les mesures nécessaires pour organiser le sauvetage. Les survivants débarqués à Queenstown, à Kinsale, à Clonakilly étaient presque tous épuisés par les heures terribles qu'ils venaient de vivre. Certains d'entre eux ne possèdent plus absolument rien; ceux qui étaient blessés ont été transportés dans les infirmeries navales et militaires.

Les commentaires de la presse anglaise

La presse anglaise est, ce matin, unanime à déclarer que par ce nouvel attentat l'Allemagne s'est mise au ban de l'humanité.

En présence d'un tel attentat, écrit le *Morning Post*, il est inutile d'écrire les mots de flétrissure et de condamnation. Ce n'est pas, du reste, l'acte le plus terrible que les Allemands ont commis depuis le début de la guerre. Dès les premières hostilités, ils se sont attaqués aux femmes et aux enfants, et cela avec le soutien enthousiaste de la nation allemande tout entière.

Le *Daily Telegraph* déclare dans son éditorial que l'Allemagne se présente désormais au monde entier, chrétien et non-chrétien, comme une nation qui ne reconnaît aucune loi, ne connaît aucune honte et qui, aussi longtemps qu'elle pourra se leurrer de l'espoir du triomphe, travaillera, par ses crimes sanglants, à la destruction de l'humanité.

La même note est donnée par les *Daily News* qui estiment qu'« aucun des attentats commis par les Allemands ne provoquera autant d'horreur et d'indignation », et par le *Standard*, qui écrit :

Ce coup est le plus dur de ceux qui nous ont été infligés depuis le 18 février, date à laquelle commença le régime de la terreur sous-marine. Ce crime doit être accepté avec une patience stoïque; mais il doit aussi inspirer à la nation un sentiment de colère, et il réclame une juste vengeance en temps voulu.

Le *Times*, faisant remonter jusqu'au kaiser la responsabilité de ce lâche attentat, dénonce en ces termes la barbarie teutonne :

Le but du kaiser, du gouvernement allemand et du peuple allemand, car il ne peut exister ici aucun partage de culpabilité, a été l'assassinat en masse, et rien d'autre. L'objet en vue a été le meurtre, non seulement des non-combattants, mais encore, comme le gouvernement allemand le sait fort bien, d'un grand nombre de citoyens appartenant à une nation neutre.

C'est, d'un bout à l'autre du royaume, un cri unanime d'indignation, de colère et de fureur vengeresse.

L'émotion aux Etats-Unis

WASHINGTON. — M. Wilson se disposait à quitter la Maison-Blanche pour faire une promenade en voiture quand parvint la nouvelle de la perte du *Lusitania*.

Le président éprouva un soulagement lorsque les premiers télégrammes annoncèrent que tous les passagers étaient sauvés.

Renonçant à sortir, il resta pendant tout l'après-midi et toute la soirée dans son cabinet, prenant connaissance des dépêches au fur et à mesure de leur arrivée. A une heure tardive de la nuit, il ignorait encore si des Américains avaient péri.

Dans les cercles officiels, on se rend compte

qu'on a le devoir d'envisager cet incident comme le plus sérieux de tous ceux qui se sont produits depuis le début de la guerre.

Les fonctionnaires sont restés dans leurs bureaux toute la nuit. On paraît disposé à attendre le rapport de l'Amirauté anglaise et il est probable que M. Wilson consultera le président et les membres de la commission des affaires étrangères du Congrès avant de faire connaître sa ligne de conduite. (*Information*.)

NEW-YORK. — Aussitôt connue à New-York, au début de l'après-midi, la nouvelle du torpillage du *Lusitania* a provoqué dans le monde des affaires une violente indignation, qui devint de la colère, lorsqu'on apprit que le paquebot avait été torpillé sans avertissement, sans laisser le temps de sauver les passagers, dont le cinquième se compose d'Américains.

Les Américains sont absolument révoltés par les procédés de l'Allemagne. Ils voient une preuve de complicité et de préméditation dans le fait que, la nuit où partit le *Lusitania*, l'ambassade d'Allemagne, par l'intermédiaire d'un agent de publicité, communiqua aux journaux sa note en date du 22 avril, rappelant aux voyageurs qui entreprenaient la traversée de l'Atlantique qu'ils s'embarquaient à leurs risques et périls.

M. Roosevelt crie vengeance

Commentant la destruction du *Lusitania*, M. Th. Roosevelt dit qu'aucun règlement de droit international ne peut excuser des faits qui ne peuvent être regardés que comme de simples actes de piraterie.

M. Th. Roosevelt ajoute :

« Voilà la guerre des destructeurs de Louvain et de Dinant, de ceux qui ont massacré des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants en Belgique. Cette guerre contre les innocents qui voyagent par l'Océan sera inconcevable pour nos compatriotes. Nous devons à l'humanité, mais aussi à nous-mêmes, à notre respect national de prendre notre part d'action en cette affaire. »

Commentaires américains

Le *New-York Times*, commentant la destruction du *Lusitania*, dit qu'il faut adresser à Berlin une note pour exiger que les Allemands ne fassent plus la guerre comme des sauvages ivres de sang, qu'ils cessent d'assassiner les non-combattants et les neutres. L'Allemagne y prêtera attention, à moins que, dans sa folie, elle ne veuille déclarer la guerre au monde civilisé tout entier. Son action, en coulant le *Lusitania*, tombe sous le coup de l'avertissement donné en février par M. Wilson et que l'Allemagne affecta d'ignorer en attaquant les vapeurs *Gushing*, *Falaba* et *Gulflight*.

Dans le cas actuel, ajoute-t-il, il est impossible à l'Allemagne d'échapper à la responsabilité qu'elle a encourue : les preuves de la préméditation et de la préparation de l'attentat sont trop concluantes. Depuis le commencement de la guerre, nous avons appris sur l'Allemagne beaucoup de choses qui ont choqué les sentiments d'humanité du monde entier, mais son dernier crime dépasse tout ce que notre gouvernement aurait pu imaginer, lorsque M. Wilson lança son avertissement en février.

La communication que nous adresserons à l'Allemagne doit être plus qu'une protestation. M. Wilson connaît l'esprit du peuple qui l'a placée à sa tête : il prendra la décision ferme et sage exigée par le droit, l'honneur et la justice.

Le *World* écrit qu'aucun acte n'a autant outragé l'opinion américaine ni porté un aussi grand préjudice au prestige allemand.

Le nombre total des vies perdues n'est pas encore connu, dit-il encore, mais ce n'est pas la faute du gouvernement allemand si une seule personne a pu échapper. Les autorités allemandes relèvent, en atténuation du crime, que les Américains avaient été avertis par l'ambassade d'Allemagne à Washington que le *Lusitania* serait torpillé. Mais un assassinat ne devient pas innocent parce qu'un avertissement aurait été donné à la victime qu'elle serait tuée si elle s'obstinait à exercer un droit légal.

Le journal *American* dit que la destruction du *Lusitania* n'est pas un acte de guerre, mais un acte d'assassinat. Toute discussion des lois internationales de la guerre disparaît en face d'une catastrophe si énorme qui comprend la violation des lois les plus élevées de l'humanité.

Leur toupet

Les journaux de New-York disent que l'ambassade d'Allemagne à Washington annonce que, vu l'avertissement donné aux Américains avant le départ du *Lusitania*, l'Allemagne n'encourt aucune responsabilité pour la perte du paquebot et qu'il en serait de même pour tous cas semblables pendant la durée de la guerre. L'ambassade espère que l'incident du *Lusitania* pénétrera les Américains du danger de se risquer dans la zone de guerre.

A COUPS DE GRENADES A MAIN



Puisque les tactiques à l'allemande ont redonné de l'actualité à tels engins qui semblaient ne plus devoir figurer que dans les musées des guerres anciennes, les Alliés ont dit : « All right ! » et « Ça va ! » et se sont improvisés lanceurs de grenades. Utilisant une sorte de lance-pierre, ils visent, du geste de David, le front de qui se prétend Goliath. Comme David, ils atteignent le présomptueux géant, et leur adresse à frapper est telle, depuis longtemps déjà, qu'on peut, sans attendre le coup suprême, garantir qu'il sera porté... à la place qu'il faut

(Dessin de Matania, *The Sphere*.)

LA GUERRE ANECDOTIQUE

Pour ceux qui ont vingt ans

Un soldat de vingt ans nous écrit de sa tranchée :

Monsieur le rédacteur,
Laissez-moi vous dire ce que j'ai aujourd'hui dans le cœur. Sans famille, soldat de mon pays, j'ai entendu sonner mes vingt ans ce matin, à 9 heures. Les balles sifflaient et j'ai pleuré de joie à la pensée que le privilège m'était échu, si beau, d'avoir l'âge de toutes les poésies, de tous les espoirs, de tous les jolis rêves, dans cette nuée de plomb et de fer qui murmurait à mon oreille tant de sublimes réalités. Il y a un an, j'étais résolu à passer la sacro-sainte journée de mes vingt ans en une sorte de communion pieuse avec tout ce qui est noble et beau. J'avais tracé dans mon programme une promenade parmi les bois, des récitaions de poèmes, l'audition de musiques choisies, et, pour finir, une méditation à ma fenêtre, au-dessus des campagnes, en regardant naître les étoiles au ciel. C'était une cérémonie où je n'attachais rien de théâtral, croyez-le bien : je la voulais ainsi, parce que je sentais qu'on a vingt ans une seule fois dans sa vie, et qu'il ne faut pas galvauder ce grand jour-là. Je n'avais pas prévu la guerre. Dieu soit loué, la fête du vingtième printemps, la voici plus somptueuse que toutes mes prévisions ne l'eussent faite jamais. Si vous le croyez bon, dites de ma part à ceux qui vont avoir vingt ans et qui, comme moi, ont un fusil entre les mains : « Soyez fiers de passer ainsi le cap riant de l'adolescence à la véritable vie de l'homme. Se battre, ce jour-là, pour la France éternelle, cela vaut tous les idéals. »

Les origines du pain K K

M. Ch. Le Blanc, archiviste du musée du Vieux Marseille, nous envoie cette curieuse communication :

Les Allemands, très forts pour s'approprier les idées d'autrui et en tirer parti, n'ont jamais inventé grand-chose, pas même le pain K K.

Lisons la délibération du conseil municipal de Marseille (séance du 16 nivôse, an II (5 janvier 1794)) :

Le citoyen Lapoipe, commandant de la place, est introduit avec le citoyen Guinot. Ce dernier fait part au conseil de l'heureuse découverte de transformer la pomme de terre, mélangée avec du blé, en une nouvelle espèce de pain abondante et salubre. La Commission, sur sa demande, a délibéré de faire établir chez tous les boulangers les machines propres à la manipulation de ce nouveau pain et a nommé le citoyen Lambert, un de ses membres, pour suivre, conjointement avec le citoyen Guinot, l'exécution de cette découverte.

En conséquence, le bureau des subsistances fit d'importants achats de pommes de terre. Les Marseillais n'apprécièrent pas « l'heureuse découverte », et, soit que le nouveau pain ait gâté le parfum des bouillabaisse, soit qu'il ait provoqué des nausées, chez les moins difficiles, on dut y renoncer. Le stock de pommes de terre resta pour compte à la municipalité, qui se résigna, le mois suivant, à en ordonner la mise en vente, de peur « qu'un échauffement ne vint à s'y communiquer ». (Séance du 16 pluviôse.)

Telle fut, en 1794, l'éphémère destinée du pain K K marseillais, dont les Boches de 1915 ont repris la formule et dont se délectent leurs formidables estomacs. Auront-ils la reconnaissance du ventre ? Rendent-ils hommage à la mémoire du citoyen Guinot en lui élevant quelque monument « kolossal » ?

Le poilu grimé

Un lecteur nous adresse ce curieux récit :

L'excellent comique parisien L. Gérald's, qui, au début des hostilités, était à Bordeaux, où il venait de créer une pièce aux Lilas, s'était engagé, dans les premiers jours de la mobilisation, pour la durée de la guerre. En partant pour le front, il nous dit en riant : « Les Boches me verront maquillé. La première fois que je les approcherai, ce sera en costume de scène, car, pour une fête comme ça, il faut être en tenue ! » ; et il nous montra deux bâtons de grime soigneusement gardés dans la musette.

Quelques jours après, nous étions dans les tranchées. Une sortie est décidée ; le lieutenant vérifie ses hommes. « Où est le caporal Gérald's ? — Présent ! mon lieutenant. » Et nous voyons sortir d'un gourbi, la bonne tête maquillée, le nez rouge, le menton blanc, du comique, portant un vieux haut-de-forme déniché je ne sais où. On a opéré ainsi la sortie. Lui, en tête, chantait tout en chargeant les plus gros succès de son répertoire.

Que pensez-vous de ce trait bien français ? Croyez-vous qu'un comique boche aurait eu cette idée ? Non, car les Boches ne sont pas comiques... ils sont tragiques !

Les deux manières

Chacun aime le piano à sa manière ; d'aucuns le redoutent justement.

Partout où ils purent prendre pied, les Allemands rapécés les enlevèrent par wagons entiers, les pendules d'autan ne leur suffisant plus.

Dans les petits centres de Belgique et du Nord surtout, ce fut une raffe complète et peut-être nos amis et alliés pourront-ils trouver quelques consolations à leur sort lamentable en songeant que, tout au moins, ils n'entendront plus de sitôt leurs jeunes voisins s'exercer sur l'ivoire et l'ébène... Ce sera toujours ça.

Mais nos vaillants soldats ne sont pas des pillards ; ils aiment à s'amuser, en dépit du danger, et, jusque sous les rafales de mitraille, leur gaieté exubérante ne se dément pas... Ainsi, lorsque la beauté prestigieuse de Nieuport était déjà presque anéantie par la pluie de fer et de feu, nos braves, entre deux « séances » de bombardement, avisaient un superbe piano que l'on avait abandonné sur le trottoir, après avoir tenté de le démonter. Par un véritable miracle, il était demeuré intact au milieu de toute cette dévastation.

Aussitôt vingt bras vigoureux s'en saisirent pour le descendre dans les caves voutées d'une antique construction voisine — véritables casemates, à l'abri des plus fortes « marmites » boches. Et, depuis lors, son clavier, manié par des mains plus robustes qu'expertes, fait résonner les vieux arceaux des accords les plus entraînants.

Il mène la folle sarabande des héros qui sauront mourir s'il le faut, la chanson aux lèvres et le front haut, et qui, pour l'heure, se rient de la rage impuissante des Barbares, tout à la joie de la victoire qui s'annonce éclatante et prochaine.

Pendant l'assaut

L'assaut va être donné. Déjà Rosalie darde sa flamme claire au canon des lebls. Mais le signal tant attendu tarde trop au gré des hommes que leur officier a bien du mal à tenir en repos.

— *Planquez-vous !* vous dis-je. Vous allez vous faire démolir bêtement. Et si vous en avez tant envie, attendez que l'assaut soit donné pour tomber au champ d'honneur.

— Au champ d'honneur ? constate un soldat cultivateur. Oh ! pas ici, du moins, mon lieutenant. Celui-là est tout juste bon pour les Boches. Ce n'est qu'un champ de navets.

" In Salah ! "

D'une lettre d'un sous-lieutenant (régiment étranger) :

Cher papa... Tu sais, il ne faut pas songer à ce qui nous attend ; pour le moment, c'est la bonne vie, il ne faut pas penser à la casse, c'est si bête la vie ; celui qui en fait cas est un imbécile. Tu ne me croirais pas si j'affirmais que l'existence que nous menons comporte beaucoup d'agréments. Mais cette existence est pénible pour ceux que ne soutient pas un idéal élevé : celui de sauver son pays. Si je n'échappe pas à la tourmente, il faut bien penser que mon sacrifice, dont la famille sera fière, profitera toujours à ceux qui survivront. Vaut-il pas mieux laisser sa peau sur cette vieille terre française, en la défendant contre l'ennemi, que de mourir d'une fièvre paludéenne : *In salah !*... Si Dieu veut !... Mais soldat avant tout !

A...

Poème vécu...

Ce sonnet fut inspiré à M. M. Allou par un fait de tous points authentique.

Il ne partira pas à cause de sa taille,
Et le pauvre consert se lamenta en pleurant :
« Je m'entête et verrai, dit-il, une bafaille...
» Si je ne me rends pas à l'appel, on me prend ! »

On l'a pris, mais, là-bas, le major l'observant :
« Il ne saurait porter un fusil, qu'il s'en aille !
» Pour combattre, mon fils, tu n'es pas assez grand
» Et trop faible ! » Le cœur de ce soldat tressaille.

« Prenez-moi tout de même !... » — « Ah ! pauvre
[Beauceron !]
Mais lui, sans hésiter : « Donnez-moi ce clairon !
» Un clairon, est-ce lourd ?... Donnez-le... Je m'en
[charge !... »

Et soudain, d'une main superbe, l'enlevant :
« Un clairon ! cria-t-il, c'est un jouet d'enfant...
» Je courrai devant eux en leur sonnant la charge ! »

Une fête sur le front

Sur le front, on ne laisse passer aucune occasion de resserrer les liens de bonne camaraderie qui nous unissent.

Dans l'escouade, il y a deux Robert ; jeudi, c'était leur fête, mais les circonstances avaient jusqu'ici retardé la soirée où on devait la leur souhaiter. Ce fut donc avec trois jours de retard — mais, comme dit le proverbe, rien n'est perdu pour qui sait attendre — et la fête n'en fut que plus belle. Pensez donc ! Au menu figurait un faisant ! Et qui était, par le retard, bien à point ! Le cuisinier s'était d'ailleurs distingué : hors-d'œuvre, desserts, rien ne manquait, le tout arrosé de nombreux bidons de vin rouge et blanc au choix, un bon quart de jus, un cigare au bec. Et chacun chantant son répertoire !

La fête fut d'autant plus belle que, le matin de ce jour, les Boches nous avaient envoyé de nombreuses marmites, sans d'ailleurs faire aucun mal ni dégât, et que, des deux Robert, l'un avait reçu le baptême du feu, étant arrivé à la compagnie voici peu de temps. Très tard nous nous sommes couchés ; le sommeil ne fut pas long à venir ; mais le lendemain, au rassemblement, on remarqua que la 2^e escouade de la ... compagnie d'A... avait mal aux cheveux.

La cigarette

De M. le docteur M. Q..., aide-major au front :

Sur Verdun rednaît le flot des vieux véhicules lorrains chargés des héroïques blessés de Troyon. Pris de pitié, je me dirigeai vers un des pauvres véhicules couverts de paille rougie et distribuai à chacun des poilus une feuille de papier à cigarette et du tabac... le plus beau cadeau à faire à un poilu qui sort du ring. Tous me remerciaient. L'un d'eux, roulé dans sa capote, prend feuille et tabac d'une main et me dit :

— Dis donc, vieux, tu ne pourrais pas me la rouler ?
— Te la rouler ? Qué culot ! Je te donne du papier et du tabac, et tu n'es pas content ! Tu pourrais tout de même aller jusqu'à la rouler toi-même !

Et je me rappelle le pauvre regard du glorieux poilu, soulevé le pan de sa capote et s'excusant :
— Faut pas m'en vouloir, mon pauvre vieux, y a pas mèche !... J'ai plus qu'un bras.

L'avatar de Marius

C'était, avant la guerre, un employé modèle. Gagnant bien sa vie, il s'en allait doucement vers la vieillesse, encore lointaine, du reste. Rien n'attristait son âme sereine et, comme il était de cœur tendre, des rêves de paix universelle berçaient ses heures de loisir.

Il vit partir les jeunes, lui, garanti par ses quarante-six ans. Mais ses illusions durèrent peu : à son tour, il fut appelé, reprit le fusil et le sac, et, s'ennuyant au dépôt, se fit, dès qu'il le put, expédier au front, d'où il écrit aujourd'hui à ses anciens compagnons de labeur.

« Tous les jours, nous avançons, tranchée par tranchée. Moi, vieux de la dernière classe, je suis un peu spectateur ; mais j'offre mes services, quels qu'ils soient ; nous prenons des prisonniers, tous de la garde impériale. Si vous voyiez l'air crâneur qu'ils ont. Un de mes camarades — Alsacien — leur demandant : « Ça va bien ? » Le Boche lui répond en français : « Oui, cela » ya... et à Paris bientôt, avec des canons ! » Je ne leur retire pas qu'ils peuvent être aussi patriotes que nous ; mais voyez cette assurance, cette bravade, ce défi ! Lorsque je rentrerai chez eux, je ne serai plus le paisible Marius que vous connaissez... Et combien d'autres qui, comme moi, avaient des idées humanitaires !!! »

Combien de Français ont connu l'évolution de notre Marius !

Coquetterie noire

Du Phare de la Loire :

Nos braves Sidis, nos tirailleurs noirs, sont coquets, non seulement de leur uniforme, mais de leur personne. Le noir est toujours habillé, encore faut-il l'embellir !

Un Sénégalais, blessé, guéri, se fit tondre, raser, et s'offrit un flacon de « Lait des Vestales ».

Retourné dans sa tranchée, il ne manque pas, chaque matin, d'utiliser ce produit de beauté. Mais comme, l'autre jour, son caporal s'étonnait et ironisait, le Sénégalais expliqua :

— Bon ça, ti sais, ma caporal, pou la peau !

" Où en sommes-nous ? "

De la France de Demain :

Un fait, qui s'est passé dans une ville du Tarn, mérite d'être conté.

Un convoi de prisonniers allemands allait rejoindre dans cette ville ceux qui y sont internés — quelques-uns depuis le début de la guerre.

A leur arrivée, les nouveaux prisonniers furent, naturellement, interrogés par leurs compatriotes sur l'état des opérations... « Où en sommes-nous ? Que font nos soldats à Paris ? etc. »

Les nouveaux venus ne purent, à leur grand regret, confirmer la prise de Paris... Ils durent même avouer pitoyablement que leurs armées ne cessaient de reculer. Furieux de ce qu'ils apprenaient, quelques-uns des anciens prisonniers se jetèrent sur les nouveaux venus : une rixe assez sérieuse s'ensuivit... L'on y mit fin en incarcérant quelques-uns des agresseurs.

Douceurs pour nos blessés

Voici, pour terminer la série des « douceurs » que nos lectrices nous ont demandées, et que nous leur avons exposées bien volontiers de la façon la plus simple et la plus pratique, quelques recettes non moins faciles.

Tuiles aux amandes

Mondez 15 grammes d'amandes et hachez-les assez grossièrement. Mélangez 2 blancs d'œufs avec 60 grammes de sucre vanillé et versez, en pluie, 10 grammes de farine, en tournant avec une fourchette. Ajoutez les amandes et continuez à tourner jusqu'à ce que tout soit bien mélangé.

Beurrez une grande plaque et placez-y cette préparation, par tas séparés, à l'aide d'une cuillère à café.

Faites dorer à four vif, retirez les tuiles une à une et roulez-les immédiatement autour du goulot d'une bouteille. Pour les conserver croquantes, placez-les dans une boîte en fer.

Langues de chat

Mélangez 125 grammes de sucre semoule et 100 grammes de farine. Délayez le tout avec 125 grammes de beurre amolli. Ajoutez 4 blancs d'œufs battus en neige et un peu de zeste de citron râpé. Coulez la pâte dans un moule à langues de chat, beurré au préalable.

Faites cuire au four pendant environ 10 minutes.

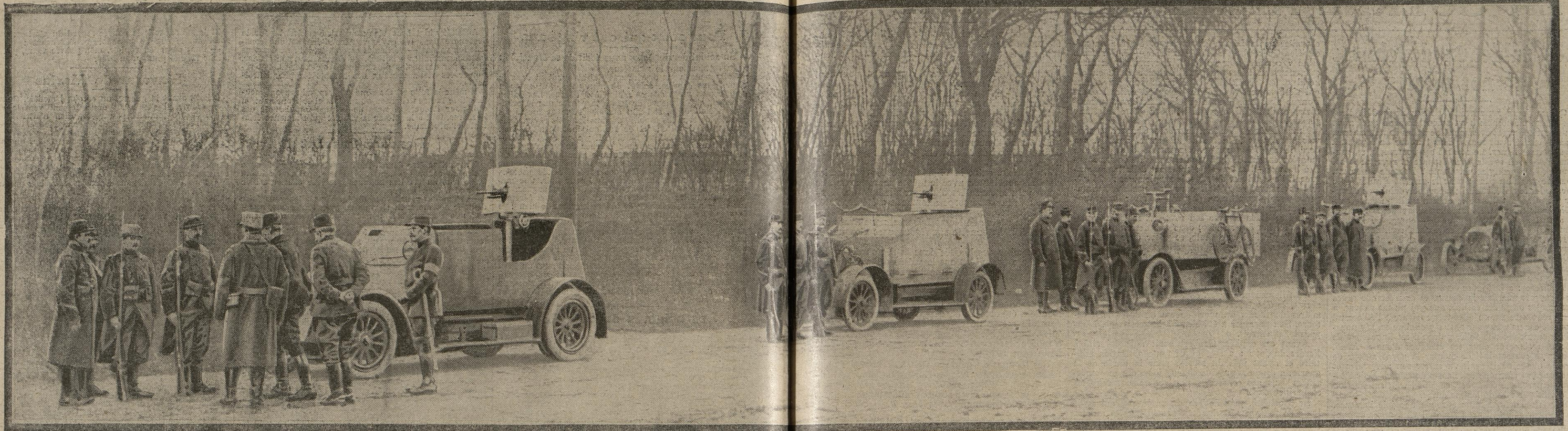
Sablés

Délayez 125 grammes de sucre en poudre et une pincée de sel fin avec 1 œuf.

Renversez cela sur une planche à pâtisserie et maniez en ajoutant 250 grammes de farine, 125 grammes de beurre et une pincée de zeste de citron ou bien de cannelle en poudre. Quand le tout est bien homogène, étalez la pâte et coupez-la à la roulette, d'abord en carrés de 4 à 5 centimètres, puis chaque carré en diagonale.

Faites cuire à four doux sur une plaque beurrée.

Le général Ditte inspectant des auto-mitrailleuses dans



Les auto-mitrailleuses viennent d'arriver à toute vitesse et ont été arrêtées sur le bord de cette route boueuse. En un clin-d'œil, leur toilette est faite, et maintenant, propres, nettes, elles s'alignent sur l'arrière-plan des haies. Chacune a son équipe de servants, et le général Ditte ne peut qu'exprimer des éloges pour la parfaite tenue du matériel qu'il est venu inspecter au lever du jour.

Le général de Maud'huy



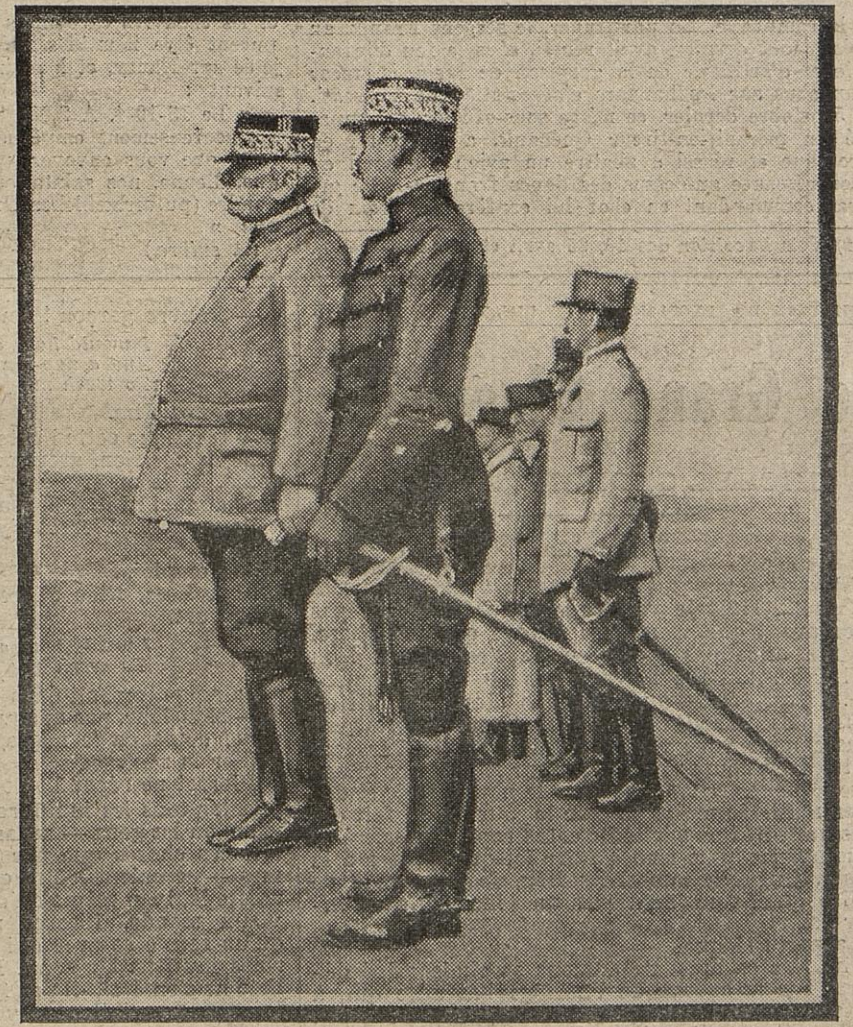
Le général commandant adresse ses félicitations à un prêtre qui, lors de l'occupation de son village, se signala par son infatigable dévouement au péril même de sa vie.

LE MARCHÉ DANS LES RUINES



Baccarat, charmante cité il y a neuf mois, a été fort cruellement éprouvée. Mais comme la vie renaît sur les champs où l'on se battit naguère, l'activité n'a pas tardé à reprendre son cours parmi les ruines. Et c'est aujourd'hui un marché très animé.

Les généraux Joffre et Humbert



Le généralissime et le général Humbert, commandant observent l'un de ces mouvements de troupes qui, chaque jour, marquent avec plus d'autorité, nos progrès.

LA GUERRE AÉRIENNE

Les tableaux de chasse de nos pilotes ⁽¹⁾

Quinze jours auparavant, Frantz avait déjà livré une chasse mémorable à un avion allemand qu'il avait consciencieusement assailli de balles de mitrailleuse, mais l'ennemi avait réussi, dans l'ardeur du combat, à regagner ses lignes. Le combat s'y poursuivit, et, soudain, l'appareil oscilla dans l'espace et regagna le sol à une allure vertigineuse. Chute ? Presque sûrement, pour ne pas dire plus ; mais le sergent Frantz, avec une modestie qui lui fait honneur, ne voulut pas compter à son actif cette pièce qu'il n'avait pu faire contrôler officiellement. Et les Allemands n'accusèrent pas le coup ! Nous n'avons donc pas enregistré dans le bilan du mois de septembre cette quasi-certitude.

D'autre part, l'avion descendu par Frantz le 5 octobre avait déjà été l'objet d'une poursuite fantastique, trois semaines auparavant, de la part du même pilote. L'aveu en était fait par l'aviateur allemand dans une lettre qu'on trouva sur lui et dans laquelle il écrivait cette phrase : « Ces jours derniers, je fêchappai belle. Un Français m'a fait la chasse, et ce n'est que grâce aux nuages où je me cachais que j'ai pu me sauver. » Cette rencontre fut en effet très curieuse : l'Allemand profitait des nuages pour aller s'y dissimuler. L'y poursuivre aurait été une folie, puisqu'il est impossible de voir et d'observer dans ces étendues d'onate. Aussi, Frantz se contentait-il de monter la garde autour de chaque nuage où il avait vu entrer son adversaire et d'attendre sa sortie de cette sorte de tunnel. Mais l'Allemand parvint à échapper, ce jour-là. Sa satisfaction ne devait pas être de longue durée.

Sur le moment, Frantz éprouva une joie immense, un bonheur complet, mais lorsqu'il vint, après son vol de gloire, saluer les restes de ceux qu'il avait abattus à ses pieds, il ne put réprimer une profonde émotion. En hommage de ce succès inoubliable, un officier d'état-major lui offrit la photographie du pilote trouvée dans son portefeuille ; Frantz l'accepta avec plaisir, mais, quelques instants après, il ne put s'empêcher d'en faire cadeau à un camarade, ce portrait, qui lui rappelait moins le duel aérien que les corps nus et carbonisés à terre, devenant pour lui un objet de répulsion.

A la suite de cet exploit, du grand quartier général vint l'ordre suivant : « Par décision ministérielle en date du 13 septembre dernier, la médaille militaire a été conférée au sergent Frantz, pilote aviateur, pour l'ensemble des services rendus par lui depuis le début de la campagne. En particulier, le sergent Frantz, au mois d'août dernier, avait réussi, sous le feu d'infanterie et d'artillerie de la garnison de Metz, à lancer deux obus sur les hangars d'aérostation de Frascati. Le 5 octobre dernier, ce même sous-officier, accompagné du mécanicien-tireur Quénault, a poursuivi en aéroplane et réussi à abattre un avion allemand en reconnaissance au-dessus des lignes françaises. Le général commandant en chef lui confère la Croix de

(1) Voir *Excelsior* des 18, 25 avril et 2 mai.

chevalier de la Légion d'honneur et décerne au mécanicien Quénault la médaille militaire. — J. JOFFRE. »

Le 7 octobre, nouveau duel, nouveau succès français, nouveau triomphe pour l'aviation civile en général et en particulier pour le groupe d'aviateurs qui s'est couvert de gloire jusqu'ici (hélas ! Marc Pourpe s'est tué, Garros et Chevillard sont prisonniers) et dont j'ai le grand honneur d'être secrétaire général.

Entre Metz et Verdun, le pilote Gaubert, engagé volontaire pour la durée de la guerre, ayant à son bord le capitaine Blaise, rencontra dans les airs un avion ennemi. Malgré la vitesse réduite de son Maurice Farman, il se lançait résolument à l'attaque, surprenait l'ennemi par derrière, le surplombait de 25 mètres environ et se mettait dans une position avantageuse pour permettre au passager de tirer huit coups de carabine efficaces sur les Allemands. L'observateur ennemi se défendit avec son revolver, mais sans succès, et l'avion dut en hâte, dans une descente qui ressemblait plutôt à une chute, se poser dans les lignes allemandes.

On sait que l'exploit avait été couronné de succès, puisqu'il fut avoué par les Allemands eux-mêmes, notamment dans cet article publié par les *Deutsche Nachrichten* :

« Le lieutenant Finger, blessé au cours d'un combat aérien, le 7 octobre, entre Metz et Verdun, à 2,300 mètres d'altitude, est mort de ses blessures le 9 octobre. Son passager a été blessé à l'atterrissage. L'appareil fut détruit. »

Avant cet exploit, Gaubert avait déjà été cité à l'ordre du jour : « Dégagé de toute obligation militaire et ayant pris du service pour la durée de la guerre, a conduit, presque chaque jour, des reconnaissances dans des conditions particulièrement délicates et périlleuses. »

Le 8 octobre, près de Troyes, un Taube, qui avait tenté de venir sur Paris, était abattu par les canons. Et le 13 — jour néfaste — un avion, qui était allé lancer sur Nancy trois bombes qui avaient fait trois victimes, subissait un sort semblable. En se retirant vers le nord, il fut aperçu par nos mitrailleurs, qui dirigèrent sur lui un feu nourri, et par des détachements d'infanterie qui occupaient la vallée de la Seille. Leur tir fut efficace. Le moteur cessa bientôt de ronfler et, tel un cerf-volant dont on aurait coupé la ficelle, l'avion, désarmé, après être passé au-dessus de la ferme des Francs, de la ferme de la Borde et de Nomény, dont il rasa les maisons ruinées par les bombardements, alla s'abattre, entre Rancourt et Mailly, au pied du Belvédère de Ressenecourt. Il prit feu aussitôt et on ne retrouva que des débris informes et les cadavres carbonisés des deux aviateurs. Ceux-ci purent être identifiés grâce à l'inévitable banderole, jetée sur Nancy, et à laquelle était fixé le petit billet suivant :

« Le 13-10-4. A 2,000 mètres au-dessus de Nanzig. Malheureusement empêchés de rendre visite, il nous reste que vous envoyer, par cette manière, pas assez quotidienne, nos salutations pleines d'amabilité et de poudre (pulverhæftichen Grüsse). — WIMMER, SCHNEIDER. »

(A suivre.)

Jacques R.-M.

La bataille continue, acharnée, en Galicie

PÉTROGRAD, 7 mai (Communiqué du grand état-major du généralissime). — Dans la région de Mitau, nos troupes continuent à serrer de près l'ennemi.

Dans la direction de Mlawa, nous avons poursuivi et développé le succès récemment obtenu. Nous avons occupé, le 6 mai, les villages de Marcisz et de Grzymki. Nous avons repoussé, dans cette région, trois contre-attaques de l'ennemi. Des tentatives répétées des Allemands pour reconquérir la métairie de Pomiani ont été stériles.

Le 6 mai, l'ennemi a tenté de traverser la Pilitz, dans la région de Kozlowetz. Il a été repoussé par notre feu.

En Galicie, entre la Vistule et des Karpathes, les combats continuent avec le même acharnement. Ils ont revêtu le caractère d'une grande bataille. L'arrivée de plusieurs corps allemands a été constatée dans cette région.

Dans la région de Mezzo Laborez, nous avons repoussé à la baïonnette six vigoureuses attaques de l'ennemi.

Le nombre des blessés dans la région de la Makowka a augmenté. Dans la vallée de la Lomniza, nous avons réalisé également des succès essentiels.

L'offensive en Courlande est arrêtée

NOVO-MASTRO. — En Courlande, l'offensive allemande a été arrêtée et, depuis le 5 mai au soir, on constate même un certain recul des lignes ennemies. Les artilleurs allemands ne parviennent pas à repérer les positions russes et, par suite, leur tir reste sans résultat.

Des troupes du génie avaient été envoyées pour détruire les lignes ferrées Libau-Dunabourg et Libau-Klovno-Wilna, mais les Russes arrivèrent à temps pour empêcher l'exécution du plan ; ils firent plus de 500 prisonniers. (*Tribune de Genève.*)

Le plan austro-allemand en Galicie a échoué

CRACOVIE. — La lutte n'a pas diminué d'intensité entre la vallée de la Biala et Neu-Sandec, soit sur un front de 60 kilomètres. A Plesne et à Gromnik, la bataille est plus acharnée que jamais, quoique les Autrichiens attaquent avec moins de vigueur. Les Russes ont passé à l'offensive entre Gorlitz et Alt Snadec, refoulant l'ennemi vers le Poprad, à l'extrémité de leur aile droite. On peut d'ores et déjà dire que le plan austro-allemand, qui consistait à couper l'armée de Galicie de ses communications avec celle des Karpathes, a échoué. Dans la seule journée du 5, les pertes sont évaluées à environ 40.000 hommes dans chaque camp.

Entre Tarnow et Plesne, les Russes continuent à infliger des pertes terribles aux Autrichiens qui se retirent vers le Dunajetz. (*Tribune de Genève.*)

Le général von Emmich sur le front oriental

AMSTERDAM, 8 mai. — Les journaux de Berlin annoncent que le général von Emmich, qui commandait devant Liège, est actuellement à la tête d'une armée en Galicie occidentale.

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU DIMANCHE 9 MAI 1915

Le Grand Blagpool...

PAR MICHEL GEORGES-MICHEL

Ultimatum.

N'avez-vous pas honte quand tout le journal est prêt... Mais je vais donner l'ordre de ne pas tirer avant que vous ayez envoyé quelque chose. Ne me dites pas que rien ne s'est passé. Mon ami Pierrot, nous n'avons pas de temps à perdre. Il est trente-quatre. Vous êtes journaliste ; vous êtes chargé des faits divers ; arrangez-vous comme vous voudrez ; faites sauter l'arsenal ou tirez des coups de revolver sur le président Roosevelt qui se trouve être dans le pays... Mais si demain matin je ne lis pas sur le journal un fait divers qui soit une véritable catastrophe américaine, vous n'aurez plus rien à faire ici qu'à passer à la caisse. Quant à miss Lily Hog, je vous prie de croire qu'elle ne sera pas un incapable ! Bonsoir.

La porte claqua. Jim tira sa botte de dessous sa chaise ; Joé déplaça sur le cadran de l'horloge l'aiguille qui, à cette heure, gênait son tir ; Nido reprit son somme. Pierrot s'assit mélancoliquement sur un coin de table.

(1) Copyright 1915, by Michel Georges-Michel. Reproduction et traduction interdites, y compris l'Amérique, la Russie, la Suède et la Norvège.

— Pauvre garçon ! soupira Hass.

*I would have a glass of ink
And a nap-kin
To wash my face... (1)*

chantonna Jim.

— C'est que cette brute de Hog sera inébranlable dans sa décision, grommelait Pierrot, le poing aux dents. Si je ne trouve pas une solution, me voici sans emploi ni fiancée, sur le pavé d'Amérique.

Sa fiancée... Pierrot n'y tenait pas plus qu'à l'enfer.

Son emploi...

Jim, Hass, Nido allèrent boire, laissant Pierrot avec Tom.

*I would have a glass of ink...
To wash my face...*

La neige tombait dans la rue.

— Monsieur, pas m'envoyer trop tard son fait divers ? demanda le nègre, chargé cette semaine de veiller la nuit.

Pierrot ne répondit point. Il cherchait...

Entre tous les indifférents de cette terre d'Amérique où les gens — autant par leur façon d'apprécier les choses que par celle de traiter les hommes — semblent n'être que de passage, bien qu'on naisse là, bien même qu'on y meure comme dans le vieux monde, Pierrot n'avait jamais rencontré qu'un seul être avec qui il pût échanger trois paroles inutiles. Un seul ! Et cet homme, le journaliste ne s'en était-il pas fait récemment son adversaire ; ce pari étant ouvert entre eux, comme une crevasse entre deux monts, et qui devait décider de leur gloire...

(1) Je voudrais un verre d'encre
Et une serviette
Pour me débarbouiller la figure.

— Bah ! j'ai bien vu des banquiers se faire pendant le jour une guerre sans merci, et, le soir, boire de compagnie le champagne à la même table en échangeant des aperçus avancés sur le temps probable ou le caractère de leurs femmes... Si j'allais quand même voir le grand Blagpool.

Il se leva.

Tom se précipita, tendant au reporter son lourd vêtement de nuit.

— C'est cela, fit le journaliste en frappant sur l'épaule du nègre souriant. Allons causer avec le grand...

Il s'enveloppa vivement dans son manteau.

Au dehors, des flocons blancs volaient dans le ciel noir. De loin, les dernières modulations d'un concert de coones (1) arrivaient atténuées, jusqu'à la cage de verre. Pierrot descendit par les six cent soixante-dix-sept marches du sky-scraper où le *New Clack Herald* avait ses bureaux.

La rafale l'enveloppa. L'amoncellement de la neige avait depuis longtemps arrêté la marche des tramways électriques.

Avec un faible espoir en tête, Pierrot s'était dirigé à pied, résolument, vers la demeure de celui qu'il n'allait peut-être pas trouver, et en pensant tristement dans la ville silencieuse, aux jours difficiles qui devaient fatalement venir.

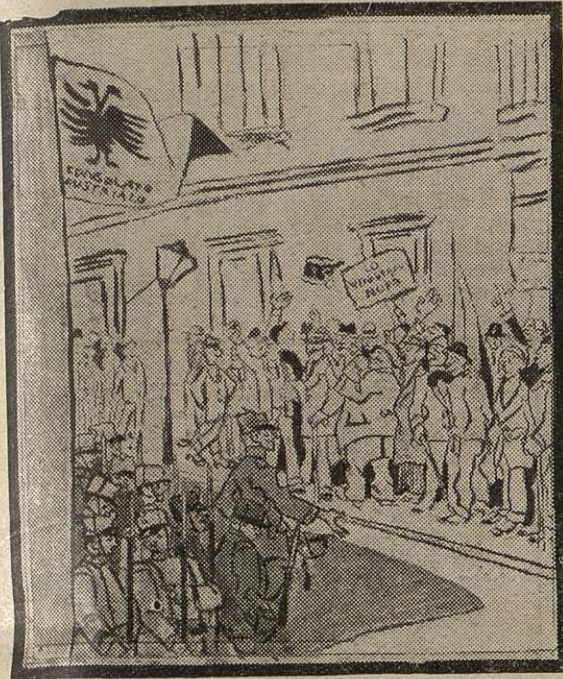
— Allo ! Jim. Comment le petit est-il devenu le fiancé de Lily ?

Jim était un bon vivant.

— Prête-moi ta pipe dix minutes. Je te cracherai l'histoire dedans. Mistress Mary, apporte-moi un broc de mastie et un brandon qui ne sente pas le cheveu de nègre roussi.

(1) Nègres de la basse classe.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



MANIFESTATION EN ITALIE

L'officier aux manifestants. — Un peu de patience; d'ici quelques jours, vous serez avec nous...

(Numero, Turin.)



Le reporter anglais en France. — Mon directeur me semble désappointé; quelles nouvelles pourrais-je bien lui envoyer? L'officier. — Ecrivez-lui que vous avez été tué!

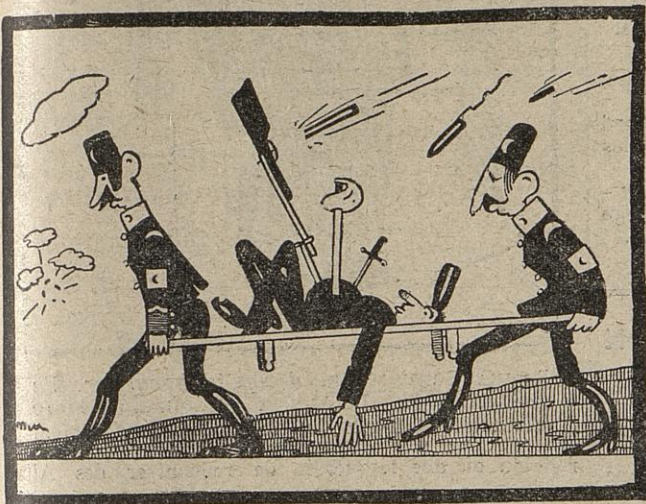
(London Mail.)



APRES LA PROGRESSION

— Pas mal, cette tranchée allemande; c'est égal, je préférerais la nôtre; rien, décidément, ne vaut son chez-soi.

(London Opinion.)



COMMUNIQUE TURC

— Avec l'aide d'Allah, nous avons conquis un nombre considérable d'armes et de munitions.

(Numero, Turin.)



— Beaucoup de personnes attribuent ce mauvais temps au tir des gros canons en Belgique?

— Le temps fut très beau, pourtant, durant la guerre du Transvaal.

(Punch, Londres.)



BERLIN MANQUE DE PAIN

— Décidément, il n'y a pins grand'chose à faire ici; nous ferions mieux de retourner à Paris...

(Numero, Turin.)

Hass et Nido se penchèrent sur la table de bois, repoussant du coude leurs gobelets.

Jim serra la pipe de Nido entre ses dents de porcelaine — dix dollars chez tous les dentistes de New-Clack quand les premières ont sauté pour une cause ou bien une autre — et :

— Une après-midi, le petit, à l'aide de la longue-vue du journal, battait son habit par la fenêtre de la salle de rédaction quand le nègre des dactylographes lui remit le bulletin suivant :

NOTE

« Venez me rejoindre à (je ne sais plus quelle heure !) dans le bureau des dactylographes quand celles-ci seront parties. »

MOTIF :

« Flirt. »

— Elle l'aime ? interrogea Hass.

— Je ne crois pas.

— Alors ?

Jim alluma sa pipe.

— C'est une question de nez. Oui, pour rien au monde, miss Lily, qui a le nez camus, ne veut épouser un homme de qui l'appendice facial ne soit aquilin. Or, le petit a encore cette chance que Dieu ou son père lui laissèrent pousser entre les yeux une lame de bowieknife régulièrement affilée.

— Allo ! Jim. Sais-tu ce qui s'est passé dans la salle des dactylographes ?

— Oui. Miss Lily a eu ce soir-là la plus belle crise de nerfs du Nouveau-Monde. Il n'est pas venu. Alors elle s'est mis dans la tête de conquérir Pierrot. Elle a commencé par annoncer à son père que Pierrot lui avait proposé le mariage. Et, interrogé, le petit n'a pas osé dire non. S'il quitte le journal, c'est un homme sur le sable.

— Penses-tu qu'il s'en tirera ce soir ?

— Il a toujours été plus malin que nous tous, mais cette fois...

Hass vida son verre.

— Est-ce qu'on peut l'aider ?

— Non.

Le cow-boy-rédacteur paya trois pence sur la table.

— Bonsoir.

— Bonsoir.

On l'entendit s'éloigner en chantant.

Ah ! mais !! Si Nido voulut savoir de Jim comment Pierrot, qui a tout l'air d'être un compatriote, devint le fiancé de miss Lily Hog, peut-être nos lecteurs, en supposant qu'ils veulent bien s'intéresser à cette histoire, pourraient-ils demander à l'auteur d'où sortait ce Pierrot-là et ce qu'il pouvait faire sur la terre d'Amérique.

Pendant que le « héros » avance péniblement, pas à pas, dans la neige et la nuit, vers la demeure qu'il atteindra probablement avant sa dernière heure, espérant sans doute y trouver de quoi satisfaire son difficile directeur, et aussi son honneur professionnel — et puisque cette transition fait partie de l'histoire, nous aurons le plaisir...

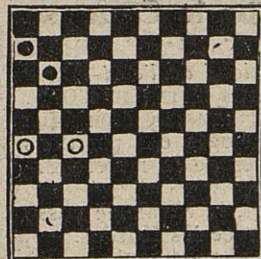
Quand Jean Pierrot sortit de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris avec un premier prix de boxe, il dut, comme la minorité de ses concitoyens, accomplir son service militaire. Nous devons à la justice de dire que, là, il se perfectionna vraiment dans son talent de peintre : les nombreux portraits de sergents, généraux qu'il y eut à y broser lui acquirent un métier surprenant dans la composition altière, martiale, voire héroïque.

Lire la suite dans notre numéro du dimanche 16 mai.

Distractions pour les tranchées

N° 32. — DAMES par M. Gaston Beudin.

Noirs.



Blancs.

1° Les blancs jouent et gagnent; 2° Les blancs gagnent également si les noirs commencent.

N° 33. — MATHEMATIQUES

Un lévrier poursuit un lièvre qui a 80 de ses sauts d'avance. Le lièvre fait 3 sauts tandis que le lévrier n'en fait que 2; mais 2 sauts du lévrier valent 5 sauts du lièvre. Combien le lévrier fera-t-il de sauts pour attraper le lièvre?

N° 34. — LOGOGRIPHE

Entier, cher devineur, j'offre un prénom charmant, De la fillette l'apanage, Qu'au vieux pays breton et ce, communément, J'affirme être fort en usage. Que l'on m'extirpe un pied, le fait n'est pas nouveau, Sitôt du centre de la France, Je suis département où ravissant cours d'eau, Dont nul ne niera l'importance.

Les meilleures solutions. — Myosotis. — Lydia de B... — V. Loby. — Louis Neimari, à Casablanca. — R. Mythe, Monte-Carlo (v. a., s. v. p.). — Un abonné à Cours (v. a., s. v. p.). — Gaston Grosse, Paris. — Violette de Provence. — Marthe et Jean, etc.

N° 31. —

4	9	2
3	5	7
8	1	6

N° 32. — N. AINE, HAINE, HEINE, AISNE.

Les Ephémérides de la guerre

DU 1^{er} AU 7 MAI

SAMEDI 1^{er} MAI

Nous progressons en Argonne et dans le bois Le Prêtre.

Nous repoussons, en Argonne, deux attaques allemandes.

Nous enlevons plusieurs tranchées dans le bois Le Prêtre.

Les Allemands continuent à bombarder de loin Dunkerque.

Dans les Dardanelles, le débarquement du corps expéditionnaire se poursuit avec succès.

DIMANCHE 2 MAI

L'offensive russe s'accroît sur la rive gauche du Niémen.

En Belgique, au nord d'Ypres, à Maucourt, au sud de Chaulnes, et au bois Le Prêtre, nous repoussons trois attaques allemandes.

Nous bombardons efficacement le front sud du camp retranché de Metz.

L'offensive russe progresse sur la rive gauche du Niémen.

Sur mer, deux torpilleurs allemands sont coulés par une division anglaise.

LUNDI 3 MAI

C'est en vain que les Allemands ont recours aux gaz asphyxiants.

Au nord et au sud d'Ypres, les Allemands tentent, sans résultat, deux nouvelles attaques avec des gaz asphyxiants.

Sur mer, le vapeur américain *Gulflight* est coulé par les pirates allemands.

Les opérations dans les Dardanelles se poursuivent favorablement.

MARDI 4 MAI

L'attaque simultanée du Bosphore et des Dardanelles se poursuit dans les meilleures conditions.

Nous gagnons du terrain en Argonne, près de Bagatelle, et au bois Le Prêtre.

En Champagne, près de Beauséjour, nous repoussons trois attaques successives.

Tandis que la flotte russe bombarde le Bosphore, les Alliés avancent dans les Dardanelles.

MERCREDI 5 MAI

La journée historique de Gênes est le prélude de l'intervention italienne.

Au nord d'Ypres, les troupes britanniques et l'artillerie française repoussent une attaque allemande.

Nous progressons, en Belgique, entre Lizerne et Hetsas.

En Champagne, à l'ouest de Perthes, et, en Argonne, au Four-de-Paris, nous repoussons deux attaques allemandes.

L'ennemi subit également un échec entre Meuse et Moselle, aux Eparges et à la tranchée de Calonne.

Nous continuons à progresser en Alsace, sur la rive nord de la Fecht.

L'inauguration du monument des « Mille », à Gênes, marque le pas décisif de l'Italie dans la voie de l'intervention.

JEUDI 6 MAI

Sur trois points du front nous perdons du terrain que nous regagnons aussitôt.

Au sud d'Ypres, au bois d'Ailly et sur le mamelon est du Sillakerwasen, trois violentes attaques allemandes nous font perdre du terrain, que nous regagnons aussitôt.

Sur le front russe, la bataille fait rage en Galicie.

Les correspondants des journaux austro-allemands quittent Rome en toute hâte.

La tension s'accroît entre la Chine et le Japon.

VENDREDI 7 MAI

Le transatlantique « Lusitania » est coulé au large des côtes d'Irlande par un sous-marin allemand.

Une attaque allemande à Bagatelle, en Argonne, échoue complètement.

De violents combats d'artillerie ont lieu au nord d'Ypres, dans la région de Vauquois et sur les Hauts-de-Meuse.

Le grand paquebot *Lusitania*, venant de New-York à destination de Liverpool, est coulé au large des côtes d'Irlande par un sous-marin allemand.

Le Japon envoie un ultimatum à la Chine.

La victoire des alliés est la garantie de l'indépendance de la Hollande

AMSTERDAM, 8 mai. — Le *Telegraaf* publie un article de fond très remarqué, qui insiste sur les dangers qu'une victoire allemande ferait courir à la Hollande, et qui fait ressortir que, si l'Allemagne gardait la Belgique après la paix, c'en serait fait de l'indépendance hollandaise.

L'article attaque les écrits par lesquels des professeurs et d'anciens ministres allemands essaient d'excuser la violation des traités.

La victoire de la France et de l'Angleterre, dit le *Telegraaf*, est la meilleure garantie de notre indépendance. Le moment peut venir pour le pays le plus neutre et le plus patient où il ne reste qu'un seul moyen d'échapper à la destruction.

L'article conclut par ces mots :

Soyons forts, armions-nous jusqu'aux dents. Préparons-nous au pis pour défendre notre honneur et notre dignité.

La poussée russe dans le Caucase

PÉTROGRAD, 7 mai (*Communiqué de l'état-major de l'armée du Caucase*). — Dans la région d'Olty, nos troupes ont exercé une poussée énergique contre les Turcs et les ont délogés des positions fortifiées qu'ils occupaient près de la rivière Sivritchai.

Dans la vallée de l'Alachkert, la cavalerie russe a eu un engagement heureux avec les Kurdes.

Sur le reste du front, aucun changement.

Les Autrichiens fortifient leur frontière roumaine

ROME, 8 mai. — On mande de Bucarest au *Secolo* que, selon des renseignements parvenus à la frontière austro-roumaine, les Autrichiens fortifient la ligne Tzuren-Czernowitz et font des préparatifs contre une attaque éventuelle de la frontière roumaine. La ville de Czernowitz est entourée de deux ceintures de fortifications. Le colonel Pop, d'origine roumaine, dirige les travaux qui sont exécutés par douze mille hommes.

Des troupes du landsturm de Hongrie, de Moravie, de Bohême et de Galicie sont massées derrière les fortifications, formant un total d'une quarantaine de bataillons d'infanterie et de huit régiments d'artillerie, soit environ soixante mille hommes.

« Le but suprême de la guerre est la liberté de l'Europe », dit M. Lloyd George

LONDRES, 8 mai. — M. Lloyd George, discourant à Londres, a déclaré :

« On me demande souvent combien de temps va durer la guerre. Je ne peux que répondre par les paroles d'Abraham Lincoln : « Elle se terminera » quand le but sera atteint. Par Dieu, j'espère » qu'elle ne se terminera pas avant que ce moment » vienne. » Le but suprême de la guerre est la liberté de l'Europe et le renversement de la caste militaire prussienne, qui ambitionne de dominer l'Europe. Pour atteindre ce but, il en coûtera à l'Europe un prix épouvantable en hommes et en argent.

« Il faut que nous soyons prêts à payer notre part ou à tomber pour jamais en état de vasselage.

« L'aspiration de l'Allemagne était, comme M. Dernburg l'avait exposé à New-York, d'obtenir la maîtrise de la mer à l'effet d'asservir la Russie, l'Angleterre et la France; mais il y a des centaines de milliers de nos soldats qui font bravement leur devoir pour résister à cette tyrannie et il en reste deux millions encore, tout aussi braves. »

150.000 Allemands hors de combat

AMSTERDAM. — Le *Telegraaf* reçoit de Bruges la nouvelle que les combats autour d'Ypres diminuent d'intensité, bien que le duel d'artillerie n'ait pas encore cessé.

On apprend de bonne source que le nombre des Allemands mis hors de combats près d'Ypres, entre Zillebeke et la cote 60, Steenstraete, Langemark et Poelcapelle, s'élève à environ 150.000.

L'enthousiasme parmi les soldats allemands s'en trouve naturellement refroidi.

Les pertes des Allemands ne sont pas proportionnées aux gains qu'ils ont faits. Les endroits mentionnés par les communiqués allemands, par exemple Heule, Hetpapotje, ne sont que de petites fermes en ruines. Ces noms ne représentent pas plus d'une tranchée.

Ils « annexent » la Belgique

LONDRES, 8 mai. — On mande de Rotterdam au *Daily Mail* que les Allemands ont affiché à Anvers une proclamation aux termes de laquelle la Belgique est annexée à l'Allemagne à partir du 5 mai. (Havas.)

Au Congrès de la Paix de La Haye

Il semble ironique de penser qu'il y a peu de jours se réunissait à La Haye un Congrès de la Paix, auquel assistaient des femmes de presque tous les pays, et dont le but semble si loin de l'action présente !

Le pacifisme est en tête du programme féministe et pourtant les femmes françaises s'abstiennent de se joindre aux autres et envoyèrent, cette fois, une lettre expliquant pourquoi tant que la Belgique martyre, tant que nos provinces envahies s'élèveraient entre l'Allemagne et nous, nulle ne participerait à une



ROSIKA SCHWIMMER, déléguée hongroise. En haut, à gauche. D^{re} AGNITA AUGSPURG, déléguée allemande. (D'après *De Nieuwe Amsterdammer*)

réunion où elle risquerait de rencontrer des Allemandes.

Quand on parcourt les travaux du congrès, il est intéressant de noter certaines opinions :

Mme Lida Heijmann (Allemagne) proteste contre l'idée que les femmes sont protégées pendant les guerres.

Mme Vilma Glucklich (Hongrie) parle de l'éducation de l'enfant, dont l'idéal doit être la paix. Elle trouve que cette guerre dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer.

Mme Rosika Schwimmer (Hongrie) fait un grand discours sur les horreurs de la guerre et dit qu'il faut crier, crier, pour obtenir la paix.

Mme Lindhazen (Suède) se plaint qu'à notre époque la force prime encore le droit.

Enfin, Mme Rose Genoli (Milan) avoue qu'en Italie les associations pour la paix sont elles-mêmes pour la guerre et que, dans ces conditions, les femmes italiennes n'ont pas osé venir de crainte de ne pouvoir rentrer ensuite trop difficilement. Malheureusement, le journal n'indique pas l'effet de cette communication sur les congressistes austro-allemandes.

Un hommage à Garibaldi

M. Léopold Bellan vient d'écrire à M. le président du Conseil municipal de Paris une lettre dont nous extrayons ce fragment :

« La Ville de Paris reçut, en 1912, un buste de Garibaldi, œuvre du sculpteur florentin Nannini. Et je viens vous demander, mon cher président, si vous ne pensez pas que ce buste devrait, en témoignage de reconnaissance, être placé au Musée de l'Armée. Cet honneur lui est bien dû, ne vous semble-t-il pas ? Je suis certain que le distingué conservateur de ce musée, le général Niox, serait heureux d'ouvrir ses portes à celui dont deux des petits-fils, continuant la tradition, viennent de donner leur vie pour la France. »

COMPTABILITE 53, rue de Rivoli PIGIER

CONSTIPATION
et ses Conséquences
GRAINS de SANTÉ du D^r FRANCK
1 ou 2 grains avant le repas du soir.

THÉÂTRES

« COLETTE BAUDOCHÉ » A LA COMEDIE-FRANÇAISE

Pour que la Maison de Molière se mit en frais de pièce nouvelle, pendant la guerre, il fallait un motif puissant, une raison toute patriotique. Il s'agissait en effet de nous montrer sur la scène la délicieuse héroïne de Maurice Barrès, Colette Baudoche, deux fois Française, puis que Lorraine de Metz. Le roman avait obtenu un succès considérable, mérité par la thèse, dû à son auteur. La monture dramatique, tirée par M. Pierre Frondaie, connaît-elle pareille destinée heureuse?... L'accueil fait à Colette Baudoche par les spectateurs de la répétition générale, hier, après-midi, pourrait servir d'indication. On applaudit les deux premiers actes, on acclama le troisième. Il y avait foule, car la représentation, en partie payante, se donnait au bénéfice de l'Œuvre des Alsaciens-Lorrains. Aussi le président de la République et Mme Poincaré, accompagnés du général Dupargé et de M. Decori, secrétaires généraux de la présidence, avaient-ils tenu à prendre place dans la loge officielle. Les circonstances particulières, le but élevé, en un mot, le caractère spécial de cette répétition générale justifient l'exception faite par M. Poincaré à la règle, observée par lui jusqu'ici, de ne pas aller au théâtre. M. Albert Sarraut, ministre de l'Instruction publique, M. Dalmier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, étaient également présents. Officiers et soldats blessés — tête bandée ou bras en écharpe — mettaient dans la salle, puis dans les couloirs à l'entr'acte, une note curieuse, pittoresque et sympathique. Le programme, reproduction d'un dessin d'Hansi, était vendu par les artistes de Molière. Mmes Berthe Cerny, Renée du Minil, Gabrielle Robinne, Berthe Bovy, Yvonne Lifraud ont dû contribuer largement à la recette. Elles apportaient tant de grâce, de sourires et d'habileté dans leurs fonctions nouvelles de vendeuses qu'au second entr'acte il ne leur restait plus une seule image du maître alsacien. Colette Baudoche, dont Mlle Marie Leconte incarne la belle âme, a produit en somme grosse impression. Mmes Pierson, Kolb, MM. Paul Mounet, Henry Mayer ont joué en véritables artistes, en vrais Français. A M. de Péraudy était échu le mauvais rôle, celui du « Herr Professor », un moment conquis par la culture française, fidèlement gardée par deux fidèles Messines. Il l'imposa par son tact et sa maîtrise. M. Albert Carré nous a pieusement, délicatement rendu Metz. Le théâtre anticipe — de peu — sur les événements. Jamais pièce n'arriva avec plus d'à-propos. On marchera beaucoup pour Colette Baudoche.

A l'Opéra-Comique. — On donnera pour la seconde fois, jeudi 13 mai, en matinée, la composition *Sur le Front*, dont Mlle Chenal est la principale interprète; cette œuvre accompagnera sur l'affiche *Marouf* et sera donnée au profit de l'œuvre de l'Orphelinat des Armées, placée sous le haut patronage du président de la République. Quelques places restent encore à louer. S'adresser au théâtre ou à l'Orphelinat des Armées, 16, rue de la Sorbonne.

Derrières. — Termineront leur carrière aujourd'hui; aux Bouffes, en matinée, la *Jalousie*; au Gymnase, en matinée et en soirée, la *Kommandantur*; à la Porte-Saint-Martin, en matinée et en soirée, le *Maître de Forges*.

A la Porte-Saint-Martin. — M. le président de la République a bien voulu accepter la présidence d'honneur de la soirée de gala donnée mardi prochain au bénéfice de l'Œuvre du Soldat sans Famille, à l'occasion de la répétition générale publique de la *Petite Fonctionnaire*, sous le haut patronage de M. Gaston Thomson, ministre du Commerce, de l'Industrie et des Postes et Télégraphes. MM. Hertz et Coquelin, avec l'agrément du ministre, ont décidé d'inviter à cette répétition générale deux cents petites fonctionnaires des P. T. T. La soirée commencera par une allocution de M. Alfred Capus, de l'Académie française.

Les Anciens Elèves du Conservatoire. — L'assemblée générale constitutive de l'Association des Anciens Elèves du Conservatoire, fondée sur l'initiative et sous le patronage de M. Albert Dalmier, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, aura lieu lundi 10 mai, à 3 heures, salle des Conférences du Conservatoire, 14, rue de Madrid. Ordre du jour: *Proposition des statuts; élection du comité*.

Les anciens élèves du Conservatoire qui désireraient assister à cette réunion sont priés d'en aviser le comité provisoire, 2 bis, rue du Conservatoire.

Art et bienfaisance. — Venu de Roumanie avec l'intention de témoigner son vif attachement à la France, Georges Enesco désire consacrer sa brève absence de son pays natal à nos œuvres de bienfaisance patriotiques et aux blessés de nos hôpitaux.

C'est pour l'Association des Dames Françaises qu'il donne son premier concert le jeudi de l'Ascension 13 mai, à 3 heures, salle des Agriculteurs de France. Le programme, que nous publierons ultérieurement, figurent des œuvres de Nardini, Tartini, Martini, Pugnani, Couperin, Saint-Saëns, Wienawski.

AU GAUMONT-PALACE. — La première série des films pris aux armées a obtenu, hier soir, un immense succès. Aujourd'hui, en matinée, à 2 heures, et en soirée, à 8 heures 15, même programme. Location 4, rue Forest. Téléphone Marcadet 16-73.

- Opéra-Comique (Tél. Gut. 02-22). — A 13 h. 30, *le Mariage de Figaro*.
Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — A 13 h. 30, *Carmen, Sur le Front*.
Odéon (Tél. Gob. 11-42). — A 14 heures, *Henri III et sa cour*.
Bouffes-Parisiens. — A 14 h. 15, *la Jalousie, le Bouquet*.
Châtelet. — A 14 heures, *le Tour du Monde en 80 jours*.
Comédie-Royale (Tél. Louvre 07-36). — A 14 h. 45, *Durand et Durand*.
Gaité-Lyrique. — A 14 heures, *la Fille de Madame Angot*.
Grand-Guignol. — A 15 h., *le Rouge est mis, Gardiens de phare, la Petite Bossue*.
Gymnase. — A 14 heures, *la Kommandantur*.
Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 14 h., *Enthoven, Marinier, Hyspa, Arnould, J. Deyrmon. Revue av. Reine Derns*.
Palais-Royal. — A 14 h. 15, « 1915 », revue de Rip.
Porte-Saint-Martin (Tél. Nord 54-53). — A 14 h., *le Maître de Forges*.
Renaissance. — A 14 h. 30, *Mam'zelle Boy-Scout*.
Théâtre Albert-1^{er}. — A 14 h. 15, *la Souris*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 14 h. 15, *l'Églon*.
Trianon-Lyrique. — A 14 h. 15, *l'Oncle Célestin*.

Vaudeville. — A 14 h. 30, *Un Fil à la patte*.
Trocadéro. — A 14 h. 30, grande solennité au profit des artistes musiciens. Les maîtres Vincent d'Indy, Camille Erlanger, Xavier Leroux et Alfred Bruneau dirigeront leurs œuvres. Exécution du célèbre *Requiem*, d'Hector Berlioz, sous la direction de Victor Charpentier. Orchestre et chœurs, 300 exécutants.
Tivoli-Cinéma. — A 14 h. 30, mat.; à 20 h., soir., *les Noces d'argent*.

GAUMONT-PALACE. — Aujourd'hui, matinée à 14 heures, soirée à 20 h. Nouveau programme. Vues prises sur le front avec l'autorisation de l'autorité militaire: le président de la République aux armées; les Noces d'argent; le Sous-marin; Triple entente. Merveilleuses vues en couleurs naturelles. Location 4, rue Forest. Téléphone Marcadet 16-73.

- La soirée
Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — A 20 heures, *Made-moiselle de Belle-Île*; demain lundi, mardi, jeudi et samedi, à 19 h. 45, *Colette Baudoche*; jeudi 13, matinée à 13 h. 30, *Patrie*.
Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — Relâche; jeudi, matinée, *Sur le Front, Marouf, savetier du Caïre*.
Odéon (Tél. Gob. 11-42). — A 19 h. 30, *Henri III et sa cour*.
Bouffes-Parisiens. — Relâche.
Châtelet. — A 20 heures, *le Tour du Monde en 80 jours*.
Comédie-Royale (Tél. Louvre 07-36). — A 20 h. 45, *Durand et Durand*. (Prieur, de Bedts, Well, Djhaïa, de Givry).
Gaité-Lyrique. — A 20 heures, *la Fille de Madame Angot*.
Grand-Guignol. — A 20 h. 45, *le Rouge est mis, Gardiens de phare, la Petite Bossue, la Recommandation*.
Gymnase. — A 20 h. 30, *la Kommandantur*.
Little-Palace. — A 20 h. 30, *Du balai... du ballet*.
Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 21 h., *Enthoven, Revue*.
Palais-Royal. — A 20 h. 15, *1915, revue de Rip*.
Porte-Saint-Martin (Tél. Nord 54-53). — A 20 heures, *le Maître de Forges*.
Renaissance. — A 20 h. 15, *Mam'zelle Boy-Scout*.
Théâtre Albert-1^{er}. — A 20 h. 15, *la Souris*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 20 heures, *l'Églon*.
Trianon-Lyrique. — A 20 heures, *Géralda*.
Vaudeville. — A 20 h. 30, *le Fil à la patte*.
Tivoli-Cinéma. — (Voir programme matinée.)
Gaumont-Palace. — (Voir programme matinée.)

LA MAISON DAVID BIEN CONNUE 18, Rue de la Paix ACHÈTE tous BIJOUX

Nouvelles brèves

Conseil des ministres. — Le conseil des ministres, réuni hier matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.
Un fils de M. Asquith blessé. — LONDRES. — On annonce qu'un des fils de M. Asquith a été blessé grièvement au cours des opérations des Dardanelles.
Explosion à bord d'un navire. — LE HAVRE. — Vendredi soir, à 6 heures, une explosion, dont la cause est inconnue, s'est produite à bord du navire anglais *Hambleton-Range*. Un homme a été tué, onze autres sont grièvement blessés.
Monument historique. — ORLÉANS (Dép. partic.). — Une petite construction du treizième siècle, en pierre, située dans la cour de l'immeuble 41, rue du Poirier, à Orléans, vient d'être, par décret, classée parmi les monuments historiques.
Abordage en mer. — CHERBOURG (Dép. partic.). — Un abordage a eu lieu entre le vapeur nantais *Henriette*, venant de Penarth, avec un charbonnier de houille à destination de Cherbourg, et le vapeur anglais *Flaugh*, qui, allant en Angleterre, l'a abordé au large des Casquets. Il en est résulté une large déchirure à l'avant; mais cette avarie s'étant produite au-dessus de la ligne de flottaison, l'*Henriette* a pu faire route sur Cherbourg.
Dans la Seine. — Hier matin, vers 10 heures, Yves Le Rolland, dix-sept ans, marinier à bord du chalutier *Gustave*, amarré 5, quai de Bercy, à Paris, est tombé dans la Seine et s'est noyé.
Un escroc. — M. Poncet, commissaire de police aux délégations judiciaires, a fait écrouer au Dépôt, hier, un individu nommé Lucien Masson, quarante-six ans, qui pratiquait le vol au cautionnement.
Caissier infidèle. — On arrête à Casablanca un caissier nommé Frédéric Dulck, trente-cinq ans, qui avait quitté Paris le 12 février dernier en emportant une somme de 3,000 francs qu'il avait dérobée à une société dont le siège est rue des Dames, à Paris.

LES SPORTS

ACADEMIE DE PARIS
Le brevet de marche. — Le deuxième brevet de marche donnant droit à la délivrance, à tous ceux qui auront réussi, d'un testimonial dont l'utilité, lors de leur arrivée au régiment, ne peut même pas se discuter, aura lieu ce matin. Ce brevet se dispute sur 40 kilomètres, à parcourir en sept heures maximum et ne comportant pas plus de quarante minutes d'arrêt. Pour rendre cette fois l'épreuve plus intéressante, elle a été greffée sur la marche des 100 kilomètres des Audax pédestres, et, pour atteindre ce résultat, le départ du brevet aura lieu à midi précis, à la porte de Vincennes. La jonction avec les 100 kilomètres Audax se fera à la Queue-en-Brie et le retour se fera en commun. En voici l'itinéraire: Porte de Vincennes, 0 kilomètre; Vincennes, 2 kil.; Nogent-sur-Marne, 6 kil.; Bry-sur-Marne, 9 kil. 300; Villiers-sur-Marne, 11 kil. 800; Malmoué, 15 kil. 600; Emerainville, 18 kil. 400; Pontault, 22 kil. 600; La Queue-en-Brie, 23 kil. 400; Champigny, 28 kil. 100; Joinville-le-Pont, 32 kil. 400, et Paris, 40 kil. Rendez-vous avant midi, au Café Brûlé, 111, cours de Vincennes. Les partants devront avoir déjeuné. Les Audax pédestres. — Hier soir, à 10 heures, une soixantaine de pédestriens ont quitté Paris pour exécuter une randonnée de 130 kilomètres qui doit être parcourue en moins de vingt-quatre heures pour mériter le brevet. Retour ce soir, vers 7 heures 30, au Café Brûlé, 111, cours de Vincennes. La marche de la F.G.S.P.F. — La marche d'endurance de 30 kilomètres organisée par la F.G.S.P.F. a réuni trois cents adhérents des différentes sociétés de la Seine et de la Seine-et-Oise. Le rendez-vous est fixé à 7 h. 1/2 très précises, à la gare de l'Est, porte de sortie du Métropolitain. Chaque adhérent devra avoir acquitté sa cotisation et être porteur de sa licence 1915. M. Guédon, vice-président de la Fédération, et M. Jean Lérolle, président de l'U.R. de la Seine, accompagneront les jeunes gens.

TRIBUNAUX

L'épopée du petit Nimois. — Lorsque éclata la guerre, Albert Marignau qui n'avait que dix-sept ans, trouva le moyen de se mêler au 240^e régiment d'infanterie, et il partit sur le front dès les premiers jours. Le 24 août, il était blessé à Etain, évacué sur l'hôpital de Limoges, puis, le 30 octobre, il repartait dans les tranchées. Quelques jours après, le commandant du dépôt remarquait que Marignau était irrégulièrement soldat; il donnait aussitôt des ordres pour qu'on le renvoyât chez ses parents, à Nîmes. Lorsque parvinrent ces instructions, notre jeune héros avait reçu, aux environs de Saint-Mihiel, deux nouvelles blessures qui avaient nécessité de nouveau son transport dans un hôpital, à Pierrefitte. Le 25 novembre seulement, il fut renvoyé dans ses foyers. Le 14 janvier, son âge le lui permettant, Marignau s'engagea régulièrement pour cinq ans, au 21^e régiment d'infanterie coloniale, à Paris. Le 16, il est incorporé et touche une prime de 160 francs. Le 19, il veut profiter d'une sortie pour visiter la capitale; il se perd, erre toute la nuit sans retrouver son chemin. Marignau alors s'affole; il n'ose rentrer à la caserne et prend le train pour Arles, où on l'arrête pour désertion. Après une plaidoirie très touchante de Mlle Picard, qui narra toute cette épopée, les juges acquittèrent l'héroïque petit Nimois. Un accident d'automobile. — Le 5 mars dernier, un accident terrible se produisit sur la route de Saint-Germain, près de la gare d'Achères. Une voiture automobile militaire, conduite par le mécanicien Doizon, dans laquelle se trouvait le maréchal des logis Laumet, tamponna un cheval que montait le lieutenant Crémier, affecté au 17^e escadron territorial du 9^e régiment de chasseurs, d'Anch, cantonné à Conflans. Les conséquences furent terribles. L'officier fut tué sur le coup, et le maréchal des logis Laumet succomba au bout de quelques heures. Il résulte de l'enquête qu'il n'y a pas eu faute de la part du chauffeur. Après plaidoirie de M^e Francastel, assisté de Mlle Gabrielle Hyvrard, Doizon a été acquitté.

BLOC-NOTES

NAISSANCES
— Mme Jacques Guibout a mis heureusement au monde un fils qui a reçu le prénom de Bernard.
NECROLOGIE
Nous apprenons la mort:
Du littérateur bien connu François Lafon, l'auteur de *l'Éleve Gilles*, décédé à l'hôpital militaire de Blaye. Il était maître répétiteur au collège Sainte-Croix et avait été réformé; mais il avait réussi à s'engager.
De la baronne Gourgaud, née du Taillis, décédée avant-hier dans son hôtel, 43, avenue d'Antin, après une longue maladie. Elle était la mère de MM. Napoléon, Maurice et Robert Gourgaud.
De M. Paul Billaudeau, sous-lieutenant au 28^e dragons, décédé à la suite d'une maladie contractée au front après la dure retraite de Belgique. Il était le frère du lieutenant Pierre Billaudeau, tombé au champ d'honneur, et le fils de M. Louis Billaudeau, pharmacien en chef de la marine.
De M. Paul Le Bourgeois, avocat, décoré de la médaille militaire de 1870, décédé à l'âge de soixante-cinq ans, à Rouen.
De la comtesse de Cordouan, née Marie-Pauline-Philomène de Maumigny, décédée, dans sa soixante-troisième année, au château de la Balme (Savoie).
De Mlle Clotilde Thile, décédée, dans sa dix-septième année, des suites d'une maladie infectieuse contractée à l'hôpital de Deauville en soignant les blessés. Elle était la fille de l'officier d'administration d'état-major, professeur à l'École de Vincennes, actuellement aux armées, et de Mme, née Lebeu.
De M. Louis Génin, ancien professeur, fondateur du Conservatoire de Lyon, décédé à Meyzieu, dans sa soixante-douzième année.
De Mme veuve Géant, mère de notre confrère M. Camille Géant, décédée à l'âge de soixante-cinq ans.
De M^e Henri Hùe, notaire à Paris, sergent au 328^e régiment d'infanterie, frappé mortellement le 28 mars dernier.

DANS LA MARINE

Commandement à la mer. — Le lieutenant de vaisseau auxiliaire Delavaud est nommé au commandement de l'éclaireur auxiliaire *Rouen*. Sont promus: au grade de capitaine de vaisseau, MM. les capitaines de frégate Baucheron de Boissoudy, Lequerre, De Fauque de Jonquières; au grade de capitaine de frégate, MM. les lieutenants de vaisseau Julien Laferrère, Quiral-Gels-pach, Lenoble, de Rothiacob, Salmon, Pirat, Thévenard, Herr, Chaveaus, Picot, Lefebvre; au grade de lieutenant de vaisseau, MM. les enseignes de vaisseau de 1^{re} classe Belgodère, Cadart, Jacob, Jus, Lorfèvre, Foure, Ponsot, Le Moalligon, Vial, Fichoux, Chouquet, Bernier, Revert, Blanchin, Guillon, Augier, Le Luc, Kerouanton, Hillairet, Marie, Le Corie, Ardon, Vassal, Rouch, Laboureur, Hautefeuille, Blachas, Leseanne, Bellay.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

La générosité des Halles de Paris ne s'est jamais ralentie depuis le commencement de la guerre. L'Hôpital des Alliés, boulevard Arago, est redevable de la plus grande partie des douceurs offertes à ses blessés à M. Baudoin, président des syndicats des mandataires à la Vente en gros des Fromages aux Halles centrales, qui vient d'envoyer, au nom de ses collègues, à cet hôpital, annexe du Val-de-Grâce, la somme de 800 francs pour participer à la grande œuvre commune.

QUAND LA GUERRE FINIRA...

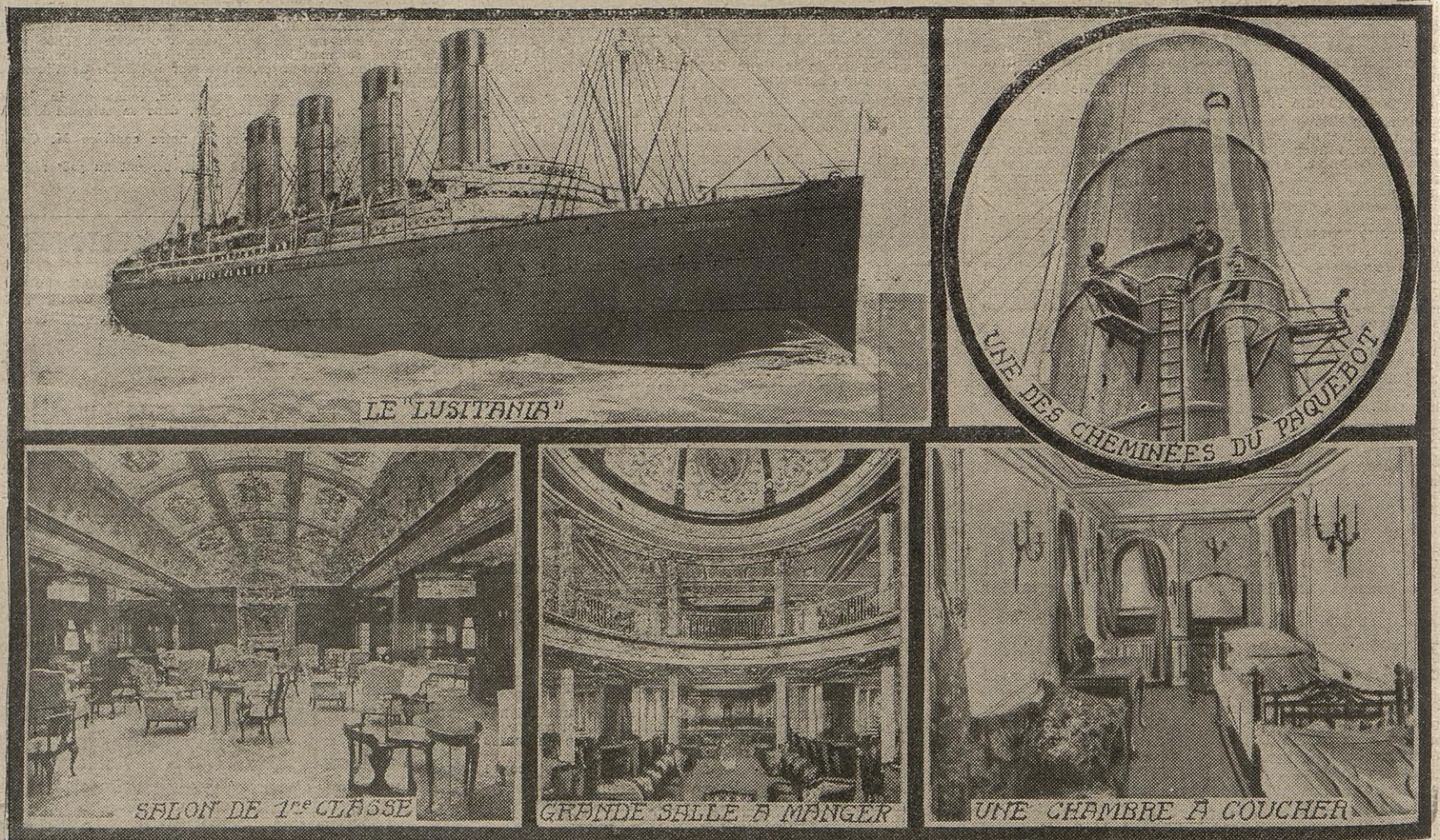
...il faudra vous attendre à une hausse importante sur les objets les plus nécessaires à la vie. Achetez maintenant votre linge aux 100.000-CHEMISES, vous bénéficiez des avantages résultant d'une organisation unique au monde. Maison Principale, 69, Rue Lafayette, Paris et Succursales. Demandez le Catalogue.

L'inauguration du monument des "Mille" à Quarto



C'est en présence d'une foule enthousiaste que le monument élevé à Quarto à la mémoire de Garibaldi et des Mille a été inauguré l'autre jour. Le discours enflammé du grand poète national italien (+) a été accueilli par les cris de : « Vive la guerre! Vive l'Italie! »

APRÈS LE CRIME DU "LUSITANIA"



Ce fut leur dernière infamie : ils ont coulé le *Lusitania*. Encore qu'ils aient prévenu le monde entier de leur geste criminel, on ne pouvait croire qu'ils pousseraient l'ignominie jusqu'à le réaliser. Le beau navire est « au fond ». Soit! Mais sa perte a fait bouillir la haine plus ardente au cœur anglais, et ce sera demain, aux bureaux d'enrôlements britanniques, cent mille recrues de plus!

La Bourse de Paris

DU 8 MAI 1915

Le nouvel acte de piraterie commis hier par les Allemands n'a, jusqu'ici, produit aucune impression sur notre marché, qui a conservé aujourd'hui tout son calme des précédentes séances. New-York, qui, tout d'abord, avait enregistré des baisses plus ou moins sensibles, se reprenait d'ailleurs par la suite, et ici les valeurs dépendant de Londres se maintenaient en bonne fermeté.

Dans le groupe de nos rentes, le 3 0/0 perpétuel s'inscrit à 72,35, le 3 0/0 amortissable à 78,75, le 3 1/2 0/0 à 90,90.

Aux fonds étrangers, reprise de l'Extérieure à 86, du Turc Unifié à 64,50. Par contre, le Chinois 1913 se tasse de 413 à 406, Japon 1913 échange.

Etablissements de crédit toujours calmes.

Les actions des grands Chemins français ne subissent aucune modification, c'est-à-dire que nous retrouvons le P.-L.-M. à 1045 le Nord à 1395, l'Orléans à 1149.

En valeurs diverses, le Rio vaut, comme hier, 1564, mais le Suez abandonne une dizaine de points à 4340.

En banque, on a quelque peu réalisé la Toula à 1225 ; de Beers 308, en progrès de 5 points.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Validité des billets d'aller et retour à l'occasion de l'Ascension et de la Pentecôte. — Les billets d'aller et retour ordinaires émis par les gares du réseau de l'Etat bénéficieront, cette année comme les années précédentes, d'une validité prolongée à l'occasion de l'Ascension et de la Pentecôte. C'est ainsi que les billets délivrés à partir du mardi 11 mai seront valables au retour jusqu'au 18 mai et que ceux dont la dévance aura été effectuée à partir du jeudi 20 mai pourront être utilisés au retour jusqu'au 27 mai.

Par suite de dispositions spéciales insérées dans les tarifs, les billets d'aller et retour comportant seulement des parcours dans l'intérieur de l'ancien réseau de l'Etat auront une validité exceptionnelle un peu plus longue : du lundi avant l'Ascension jusqu'au mercredi 19 mai, d'une part, et du jeudi avant la Pentecôte jusqu'au jeudi 3 juin, d'autre part.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Fête de l'Ascension. — A l'occasion de la fête de l'Ascension, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 11 mai 1915 seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 18 mai, étant entendu que les billets qui auront normalement une validité plus longue conserveront cette validité.

La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins quatre personnes.



Maladies de la Femme



La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage. Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancérs, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies, 3 fr. 50 le flacon, 4 fr. 40 franco gare. Les 3 flacons 10 fr. 50 franco, contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) (80)

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Coaltar Saponiné Le Beuf

ADMIS dans les HOPITAUX de PARIS

Ce produit dont l'efficacité est très grande dans les cas d'**Angines couenneuses, Leucorrhées, Anthrax, Otites infectieuses, Ulcères, Herpès, etc.**, jouit de la propriété de déterger les plaies gangréneuses d'une façon remarquable, tout en les désinfectant, c'est au médecin qu'il appartient de régler son mode d'emploi.

Il est fait des conditions spéciales aux Hôpitaux et Ambulances qui s'adressent directement à la maison **LE BEUF, à BAYONNE.**

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des Imitations que son Succès a fait naître.

Une **CAFETIERE** qui **TIENT** dans la **POCHE**
Ce n'est pas un rêve, c'est une réalité !
Notre poilu aura **CAFE** ou **THE** toujours frais-fait et chaud, même dans la tranchée avec la **CAFETIERE DU POILU** (démontée, taille d'un gobelet) 1.25 p. nos soldats, 1^{re} s. le front 1.50.
MONTY & Co. Ag. et Dépositaires demandés par : BAU, 9, r. Corbeau, Paris. Démontée

PNEUS A GORGES PALMER
(CRÉATEURS DE LA CHAPE TROIS NERVURES)
LES PLUS SURS
24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)
= (à 200 mètres de la porte de Villiers, Paris) =
Télégr. : Tyricord-Levallois. Tél. Wagram : 58-85

ÉMOTION, IMPRESSION INSOMNIE - VERTIGES FRAYEUR
DÉPRESSION NERVEUSE, Maladies de l'ESTOMAC
Prendre chaque jour du
FRAISY'S ELIXIR
(ÉPROUVÉ DEPUIS 1895)
Envoi franco c^{te} mandat de 4 fr. : Ph^{ie} de Flaisance, 116, Rue de Vanves, Paris (XIV^e).

SAVON DENTIFRICE VICIER
Le Meilleur Antiseptique. 31, Pharmacie, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris.

COMPRIMÉS de
KÉPHALDOL
contre **NÉVRALGIES, DOULEURS, RHUMATISMES, Migraines, Sciaticques, Lumbago.**
Guérison radicale, sans danger pour l'estomac.
N^o 1.75 le petit tube de 12. Toutes Pharmacies.

EXCELSIOR rétribue selon la place qu'elles occupent les photographies d'actualité qui lui sont adressées immédiatement et sans aucun retard par ses lecteurs.

HOROSCOPES GRATUITS POUR TOUS CEUX QUI ÉCRIRONT DE SUITE

Le professeur ROXROY, astrologue américain très connu, dont les bureaux sont maintenant en Hollande, a décidé une fois de plus de favoriser les habitants de ce pays avec des horoscopes d'essai gratuits.



La célébrité du Professeur ROXROY est si répandue dans ce pays qu'une introduction de notre part est à peine nécessaire. Son pouvoir de lire la vie humaine à n'importe quelle distance est tout simplement merveilleux.

En Août 1913, il a clairement prédit la grande crise actuelle en informant tous ses clients qu'en 1914 une perte dans les cercles royaux affecterait plus d'une tête couronnée d'Europe.

Même les astrologues de moindre réputation et de toutes les parties du monde, le reconnaissent comme leur maître et suivent ses traces.

Il vous dira ce dont vous êtes capable et comment atteindre le succès. Il vous nomme vos amis et vos ennemis et décrit les bonnes et mauvaises périodes de votre vie.

Sa description concernant les événements passés, présents et futurs, vous surprendra et vous aidera.

Madame la Baronne B... écrit :
« Je vous remercie de mon horoscope, qui est d'une exactitude vraiment extraordinaire. J'avais déjà consulté un certain nombre d'astrologues, jamais on ne m'avait répondu avec autant de justesse. C'est avec un véritable plaisir que je vous recommanderai à mes amis et connaissances. »

Si vous désirez profiter de cette offre spéciale et obtenir une revue de votre vie, écrivez simplement vos noms et adresse, le quantième, mois, année et place de votre naissance (le tout distinctement), indiquez si vous êtes monsieur, dame ou demoiselle, et mentionnez le nom de ce journal. Il n'est nul besoin d'argent, mais, si vous voulez, vous pouvez joindre 50 centimes en timbres de votre pays pour frais de poste et travaux d'écriture. Adressez votre lettre affranchie à 25 centimes à Roxroy, Dépt. P. 1823, Grootte Markt 24, La Haye, Hollande.

Les lettres entre la France et la Hollande sont régulièrement distribuées dans les deux pays.

SITUATION lucrative, agréable, indépendante par l'Ecole Technique Supérieure de Représentation. Programme gratis. 57, rue Turbigo, Paris.

LE MEILLEUR, LE MOINS CHER
DES ALIMENTS MÉLASSÉS
PAÏL' MEL
POUR CHEVAUX ET TOUT BÉTAIL
USINES A VAPEUR A TOURY (EURE ET LOIR)

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Avec notre **BOUSSOLE**
Directrice Lumineuse, de Campagne,
les **OFFICIERS**, sous-officiers, chefs de patrouille, éclaireurs, peuvent déterminer, de jour et de nuit, avec et sans carte, rapidement et exactement, l'angle de direction, et accomplir ainsi leur mission sans erreur et avec plus de sécurité. Cette Boussole sert en outre à solutionner tous les problèmes d'orientation et à exécuter sans table fixe une triangulation graphique.
Fabrication soignée, très précise et très solide
Livrée en étui et accompagnée d'une notice explicative.
PRIX : **6^{fr}50**
Franco de port dans la zone des Armées: 6^{fr}95

Adresser lettres et mandats :
J. AURICOSTE, S. I. O. F.
Horloger de la Marine de l'Etat et du Service Géographique de l'Armée.
10, Rue La Boétie, PARIS

Nos Echos Illustrés



LES COLLEUSES D'AFFICHES A BERLIN

Les hommes étant à la guerre, certaines Berlinoises se sont improvisées colleuses d'affiches. D'ailleurs, en temps de paix, nombreuses sont celles qui, en Allemagne, exercent cette profession.



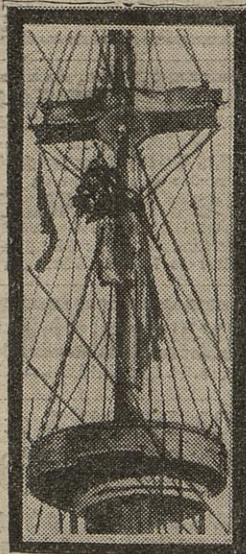
L' « AUBERGE DES POILUS »

En Haute Alsace : c'est là une de ces demeures de fortune qu'édifia l'ingéniosité de nos soldats. Ils la baptisèrent d'un nom qui restera à cette demeure lorsque, aux jours de la paix, on l'entretiendra comme souvenir.



LE COMMANDANT DU « PRINZ-EITEL-FRIEDRICH »

Avec ses deux seconds, le commandant du vaisseau-pirate a été photographié à New-York, à son bord. La conscience de leurs crimes ne semble pas, on le voit, troubler leur sérénité.



DANS LA HUNE

Les matelots ont mis un bouquet pour le mariage d'un officier.



LA CHAMBRE SOUTERRAINE D'UN COLONEL

Dans son gîte souterrain, le colonel travaille sans interruption; au-dessus de lui est suspendu, contre le mur, le drapeau de son régiment.



LORD FISHER

Le chef d'état-major général de la marine britannique, depuis que le prince de Battenberg démissionna.



LA CORRESPONDANCE DES TOMMIES

Ce qu'ils écrivent doit être fort gai si l'on en juge par leur bonne humeur. Ils mêlent aux récits de guerre l'espoir du bon retour, et cette fois ils promettent d'être « at home » pour les fêtes de Christmas.



LE GENERAL A. OBREGON

Général mexicain qui vient de vaincre le rebelle Villa jusqu'ici dit l'« Invincible ».